La mort dans les religions d'hier et d'aujourd'hui, enseignée aux enfants

Clara Letondal

▶ **To cite this version:**

Clara Letondal. La mort dans les religions d'hier et d'aujourd'hui, enseignée aux enfants. Education. 2021. hal-03448652

HAL Id: hal-03448652
https://univ-fcomte.hal.science/hal-03448652

Submitted on 25 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Mémoire

Présenté pour l'obtention du Grade de

MASTER

« **Métiers de l'Enseignement, de l'Éducation et de la Formation** »

Mention 1er degré, Professeur des Écoles

La mort dans les religions d'hier et d'aujourd'hui, enseignée aux enfants

Présenté par
LETONDAL Clara

Sous la direction de :
MACKOWIAK Karin

Grade : Maître de conférence H.D.R.
Histoire Grecque
Responsable pédagogique Filière Histoire-CTU ITSA-Besançon

Année universitaire 2020-2021

DECLARATION DE NON-PLAGIAT

Je soussigné.e, LETONDAL Clara déclare que ce mémoire est le fruit d'un travail de recherche personnel et que personne d'autre que moi ne peut s'en approprier tout ou partie.

J'ai conscience que les propos empruntés à d'autres auteurs ou autrices doivent être obligatoirement cités, figurer entre guillemets, et être référencés dans une note de bas de page.

J'étaye mon travail de recherche par des écrits systématiquement référencés selon une bibliographie précise, présente dans ce mémoire.

J'ai connaissance du fait que prétendre être l'auteur - l'autrice de l'écrit de quelqu'un d'autre enfreint les règles liées à la propriété intellectuelle.

A Besançon , le 19/04/2021

LETONDAL Clara

Signature :

DESCRIPTIF DU MÉMOIRE

Champs scientifique(s) : Histoire de l'éducation

Objet d'étude : La mort et l'au-delà dans la mythologie grecque et l'influence des perceptions antiques sur la vision actuelle de la mort et la façon dont elle est abordée dans les écoles françaises.

Méthodologie : Histoire

Introduction générale 6

Partie 1. La mort et l'au-delà dans les religions d'hier et d'aujourd'hui : de la mythologie grecque aux trois grands monothéismes d'Europe. 8

Introduction 8

I. Les croyances autour de la mort en Grèce antique 9

A- La survie dans la tombe 9

B- Les rites mortuaires 11

II. Les figures d'Hadès et de Perséphone 12

A- Hadès, souverain des enfers 12

B- Enlèvement de Perséphone 13

C- Attributs et cultes de souverains des enfers 14

III. Les enfers, évolutions des réflexions 16

A- Composition de l'au-delà 16

B- L'emplacement de l'au-delà 17

C- Les fonctions de l'au-delà 19

Conclusion 22

IV. L'au-delà dans les trois grands monothéismes actuels et les influences de la vision antique des enfers 23

A- L'au-delà dans le judaïsme 23

B- L'au-delà dans le christianisme 25

C- L'au-delà dans l'islam 28

Conclusion 31

Partie 2 . Enseigner la mort à l'école primaire : comment aborder ce sujet tabou avec les enfants ? 33

Introduction 33

I. La mort dans les programmes scolaires 34

A- La mort du point de vue scientifique 34

B- La mort du point de vue des croyances 36

C- La mort du point de vue historique 38

II. Le rôle du professeur dans l'étude de la mort dans les religions 39

A- Le professeur : une personne laïque et impartiale 40
B- Les risques d'aborder la mort et la religion en classe 41
C- La mort, un fait indissociable de la religion ? 42
III. La vision de la mort par des élèves de CE1 44
A- Projet pédagogique proposé 44
B- Analyse de productions d'élèves 46
C- La mort : un sujet tabou pour les enfants ? 52
Conclusion générale 54
Bibliographie 59

Introduction générale

L'histoire des religions antiques est une histoire riche et propice aux études. En effet, pour beaucoup de spécialistes, les mythes qui découlent notamment de l'histoire grecque sont la base de bien des croyances actuelles.
Traditionnellement, l'histoire grecque débute avec l'arrivée des peuples parlant le Grec dans les Balkans et se termine avec la soumission de ces peuples à Rome. Entre ces deux bornes chronologiques, de nombreux siècles de développement se sont écoulés. Pour retracer l'histoire de ces peuples, des sources antiques sont nécessaires ainsi les textes antiques (théâtre, traités philosophiques, discours d'orateurs, lettres personnelles etc.), les inscriptions (stèles funéraires, monuments, sculptures etc.), la numismatique et l'archéologie sont devenus des sources incontournables. Les nombreuses sources antiques révèlent aux historiens d'innombrables mythes et croyances qui animaient le peuple grec.

Ce travail de recherche a pour vocation de mettre en lumière les liens entre la vision grecque antique de la mort et de l'au delà et le développement des trois grandes religions monothéistes : l'islam, le christianisme et le judaïsme. En effet, ces trois grandes religions sont les piliers de notre civilisations actuelle et ce sont vers elles en particulier que se tournent les hommes tourmentés ou questionnés par la mort. De plus, l'étude de cas menée dans le cadre de ce travail de recherche porte sur une classe dont les élèves sont issus de confessions religieuses multiples ; j'ai alors décidé de me pencher sur l'étude de ces trois grandes religions monothéistes afin de comprendre la vision de chacun de mes élèves. Dans une volonté de justesse et de véracité, les sources antiques ont constitué une part importante du travail. Il s'agit alors de comprendre, d'après les sources, comment les Grecs antiques percevaient la mort et l'au-delà. Ensuite, les recherches se sont axées sur les grandes religions monothéistes et les restes des croyances grecques antiques qui y demeuraient. Ce travail plutôt scientifique de recherche dessert une question plus pédagogique : comment aborder la question de la mort dans les écoles ? Cette question anime de nombreux professeurs des écoles en quête de réponses aux interrogations de leurs élèves. En effet, peu de ressources sont disponibles pour les professeurs des écoles qui souhaitent aborder la mort. Le malaise est alors palpable autour de ce sujet et particulièrement dans le cadre de l'école. Des pistes pour traiter de ce sujet dans les classes seront proposées et analysées et la

présence de la mort comme sujet pédagogique dans les programmes scolaires sera étudiée.

Tout le problème qui anime ce travail de recherche est de savoir comment les civilisations grecques antiques traitaient du sujet de la mort et de l'au-delà et quelles en ont été les conséquences sur le développement des trois grandes religions monothéistes (judaïsme, christianisme et islam). Cette question débuche ensuite sur une volonté de comprendre d'où vient le malaise qui existe autour de ces thèmes dans nos sociétés actuelles. Découvrir d'où vient ce malaise pourrait permettre de comprendre pourquoi la mort est un sujet si peu abordé dans les écoles publiques de nos jours et pourquoi c'est un sujet qui dérange autant professeurs, élèves et parents d'élèves.
Ainsi, dans une première partie dédiée à la recherche scientifique, la vision de la mort et de l'au-delà dans l'Antiquité grecque ainsi que sa répercussion sur les trois grandes religions monothéistes sera abordée. Dans un second temps plus pédagogique, la question de la place de la mort dans l'école primaire publique d'aujourd'hui sera envisagée ainsi que les pistes de travail pour évoquer ce sujet dans les classes.

Partie 1. La mort et l'au-delà dans les religions d'hier et d'aujourd'hui : de la mythologie grecque aux trois grands monothéismes d'Europe.

Introduction

La religion est un pan important de l'étude des civilisations grecques[1]. Des textes fondateurs ont eu pour vocation de régir toute la religion grecque. Homère et Hésiode sont les deux auteurs antiques qui ont tenté de poser un cadre aux pratiques religieuses grecques[2]. La religion est présente au quotidien dans la vie des Grecs : chaque geste, chaque action a une connotation religieuse. La multitude de dieux que compte la mythologie grecque permet de répondre aux besoin des hommes : ils donnent un sens à la vie de chaque Grec et l'aident dans son quotidien. La pratique de la religion polythéiste grecque est très complexe : il s'agit d'un entrelacement de rites, d'offrandes et de célébrations codifiées et réglées. Grâce aux textes d'Homère et Hésiode, il est possible pour les historiens de retracer et de comprendre le cheminement religieux des Grecs tout au long de leur vie. Cela leur a alors permis de comprendre que la religion faisait intégralement partie de la vie sociale, familiale mais aussi politique des peuples grecs. Nombreux sont les penseurs et historiens grecs à avoir réfléchi à la question de la mort. En effet, les sources antiques qui ont été conservée depuis lors, nous permettent d'avoir une vision assez claire des croyances en ce qui concerne la mort et l'au-delà à l'époque des Grecs antique. Nous pouvons alors citer les travaux d'Aristophane, d'Euripide, d'Homère et de Plutarque, qui nous permanent de reconstituer pas à pas la géographie du monde de l'au-delà et par la même occasion les pensées des civilisations grecques. Les sources archéologiques ne sont pas en reste puisque de nombreux épigrammes

[1] Ici, le terme *civilisations grecques* est au pluriel car dans l'antiquité, le peuple Grec ne constituait pas un peuple unique et homogène mais il était composé d'une multitude de peuples différents. Tous ces peuples adhéraient à la religion polythéiste qu'était la mythologie grecque.

[2] Ce sont grâce à leurs écrits que les historiens ont pu tenter de reconstituer le paysage spirituel et religieux des grecs antiques.

trouvés sur des stèles funéraires datant de l'Antiquité permettent aussi de percevoir les croyances populaires en ce qui concerne le destin des défunts. La mort occupe une place prépondérante dans les réflexions des civilisations grecques. L'abondance des réflexions autour de la mort et de la vie post-mortem dans l'antiquité grecque peut expliquer les influences des visions grecques de la mort dans les religions actuelles présentes en Europe. En effet, il est possible de relier certaines croyances grecques aux croyances chrétiennes, juives ou musulmanes sur la mort et l'au-delà. Ces trois religions étant très anciennes, elles ont puisé certaines croyances dans la multitudes de textes et de pratiques grecques présentes au moment de leur naissance. De nos jours, ces trois religions sont les plus pratiquées en Europe, elles ont une grande influence sur la réflexion des hommes.

Ainsi, on peut tenter de rassembler les différentes croyances à propos de la mort et de l'au-delà afin de comprendre comment ont évoluées les réflexions à ce sujet. Les croyances sur la mort rendent compte de la mentalité des Grecs, elles permettent de voir ce qui les préoccupaient le plus et ce qui les animaient.

Pour cela, un tour d'horizon des croyances autour de la mort en Grèce ancienne sera fait avant d'évoquer l'évolution des réflexions sur les enfers. Enfin, les conceptions de la mort et de l'au-delà dans le christianisme, la judaïsme et l'islam seront abordées.

I. Les croyances autour de la mort en Grèce antique

A- La survie dans la tombe

Dans les temps les plus primitifs de la Grèce, les croyances autour de la mort se rassemblaient en une idée : le fait que la mort n'est pas la fin de tout. En effet, les Grecs considéraient que la mort n'était que le commencement d'une nouvelle forme de vie, différente de la vie humaine. La tombe représentait alors la porte qui séparait ces deux formes de vies : elle était le passage vers l'au-delà (appelé alors l'Hadès, regroupant plusieurs croyances qui seront abordées plus tard). La croyance la plus forte en ce qui concerne la tombe du défunt est que celle-ci devenait sa dernière demeure, son lieu de vie éternel. On comprend alors aisément que l'emplacement de la sépulture était très important : comme le mort vivait toujours, sous une autre forme, il fallait que sa dernière demeure lui soit agréable et soit choisie avec minutie. En effet, accompagnant la croyance d'une survie dans la tombe, l'idée que le mort garde une certaine forme de conscience est aussi très présente. Les Grecs pensent alors que le défunt peut ressentir

ce qui se passe autour de lui. De ce fait, les membres de la famille d'un défunt organisaient toute sorte de rituels destinés au mort : des banquets dans lesquels une place vide était gardée pour le défunt[3], des libations lui étaient destinées et on plaçait avec lui, dans sa tombe, des objets dont il pourrait avoir besoin. Le défunt pouvait alors continuer de vivre parmi les membres de sa famille mais ces derniers ne pouvaient pas le voir : selon Platon, l'âme du défunt « va et vient autour des tombeaux et des sépultures autour desquelles on voit des fantômes d'âmes, semblables à des ombres ». Même si Platon utilise ici le verbe « voir », les fantômes des âmes étaient si petits qu'il était impossible pour les vivants de les percevoir. Mais cette croyance permettait de relativiser la fatalité de la mort et d'enrichir le croyance en une vie après la mort.

Pour pouvoir expliquer le fait que les fantômes des défunts ne soient pas visibles par les vivants, on donne un destin différent à l'âme du défunt et à son corps. Ainsi, le fantôme invisible représente l'âme et le corps, inerte est destiné à s'enfoncer sous terre (dans l'Hadès). Après avoir erré autour de sa sépulture, l'âme est destinée à son lieu de Salut[4]

La croyance en la survie du défunt dans sa tombe s'accompagne d'autres croyances telle que celle de la réunion dans la tombe. Le fait de se faire ensevelir auprès d'un membre de sa famille permettrait de le retrouver dans la vie de l'au-delà. L'espoir de retrouver des membres de sa famille morts prématurément (des enfants par exemple) était une perspective consolante pour les familles en deuil. Cette croyance était très forte dans les temps primitifs de la Grèce.

Une épigramme d'Ephèse gravée sur la tombe d'un père et son fils explique que le père s'est donné la mort afin d'être enterré aux côtés de son fils pour le rejoindre[5].
Les croyances autour de la mort sont donc, pour les temps primitifs de la Grèce, tournés vers une sorte d'immortalité de l'âme, qui met alors en avant la dualité corps-âme. Cette croyance entraîne alors plusieurs sortes de rites mortuaires.

---

[3] A. LE BRIS, *La mort et les conceptions de l'au-delà en Grèce ancienne à travers les épigrammes funéraires. Étude d'épigrammes d'Asie mineure de l'époque hellénistique et romaine*, Paris, 2001, p. 16.

[4] Voir II. C. Les fonctions de l'au-delà.

[5]Traduction de l'épigramme : « Voici la tombe d'un enfant de sept ans et de son père avec lui (...). En lieu de libation son père lui a donné son âme, pour que leur soient communs le nom et la mort. » A. Le Bris p 22

B- Les rites mortuaires

En Grèce ancienne, les funérailles sont très importantes. Elles sont organisée en entier par les familles qui y ont un rôle très codifié. Les funérailles se déroulent en trois temps : l'exposition (*prothesis*), le cortège (*ekphora*) et l'inhumation ou la crémation. L'exposition consiste à placer le corps du défunt sur un lit d'apparat pendant une journée dans sa maison. La famille est alors en habit de deuil et effectue des gestes de lamentation rituels. Le cortège a lieu à l'aube, le défunt est transporté sur un brancard vers sa sépulture. L'inhumation et la crémation existaient en même temps en Grèce ancienne mais selon l'âge du défunt l'une ou l'autre était choisie. Si à l'époque homérique la crémation est favorisée, à l'époque classique les deux pratiques sont utilisées[6]. Les funérailles sont aussi un moment d'apaisement dans les querelles familiales : elles sont un moment de recueillement pendant lequel on met de côté les rivalités.

Les rites funéraires en Grèce ancienne ont pour but de purifier l'âme et le corps du défunt afin qu'il puisse effectuer son voyage de la vie humaine à la vie dans l'au-delà. De plus, ils sont une façon de s'adresser aux dieux : les funérailles sont comme un honneur qui leur est rendu comme en témoigne ce passage de l'Odyssée dans lequel Elpénor s'adresse à Ulysse : « *Avant de repartir, ne m'abandonne pas sans pleurs, sans funérailles ; la colère des dieux m'attacheraient à toi* »[7]. Les rites mortuaires sont si importants que déjà de leur vivant, les Grecs prévoient et organisent leur mort afin que celle-ci soit digne d'eux. Les citoyens expriment alors leur volonté d'être enterrés dans leur patrie afin que leur trépas soit pleuré et gardé en mémoire. Un mort enterré loin de sa partie mène une existence post-mortel médiocre[8].

Les rites autour de la mort ont une importance telle dans la culture grecque que la cité est parfois obligée d'intervenir pour pallier certaines déviances. C'est le cas à l'époque classique lorsque Solon émet des lois chargées de réduire les débordements concernant les funérailles (ces lois ont surtout une visée économique). En 300 av. J.-C., Démétrios de Phalère réactive les lois de Solon pour mettre fin au luxe funéraire. Platon

---

[6] Voir Damet Aurélie « Les rites de mort en Grèce ancienne. Pour la paix des vivants ? », *Hypothèses*, vol.10 n°I, 2007, pp.93-101. disponible à l'adresse suivante : https://www.cairn.info/revue-hypotheses-2007-1-page-93.htm consulté le 15 avril 2020.

[7] Homère, *Odyssée*, XI, v. 51-83.

[8] Épigramme d'Eléia dans la région du Caïque : « Il est mort loin de ses parents, loin de son épouse regrettée, et dépourvu de partie » dans A. LE BRIS, *La mort et les conceptions de l'au-delà ...*, p. 18.

(Ve-IVe siècle av. J.-C.) participe aussi à la réduction des tombeaux luxueux (il émet une loi qui préconise d'ériger un petit monticule de terre au lieu d'une grande sépulture).

Ainsi, les rites mortuaires ont une grande importance pour les Grecs. Ils sont un moyen d'honorer le défunt mais aussi et surtout de lui assurer une vie post-mortel supportable. La destination des âmes et des corps des défunts reste floue et discutée selon les époques mais tous croient en une sorte d'immortalité de l'âme. Cette âme se dirigerait donc vers un monde inconnu des vivants mais fortement imaginé : les enfers (l'Hadès).

II. Les figures d'Hadès et de Perséphone

A- Hadès, souverain des enfers

Lorsqu'on évoque les enfers dans la Mythologie grecque, on y associe traditionnellement le dieu Hadès. Ce dernier est le souverain des enfers, mais sa place au sein de la mythologie Grecque varie : il est tantôt considéré comme l'un des douze dieux olympiens et tantôt comme un mythe. Hadès est le fils de Chronos et de Rhéa, le frère aîné de Zeus et de Poseidon. Après avoir été sauvé par Zeus et Rhéa de son père, il reçoit des Cyclopes la kunée (casque merveilleux qui le rend invisible)[9]. Alors que Poseidon règne sur la mer et Zeus sur le ciel, Hadès règne sur le royaume souterrain : il devient le souverain des morts. Sa mission est alors d'empêcher les âmes de remonter à la surface de la Terre, il est pour cela accompagné de figures qui sont chargées de surveiller les portes des enfers ou de transporter les âmes : Charon, passeur, fait naviguer les âmes sur le Styx pour les faire entrer dans le royaume des morts, Cerbère (chien à trois têtes) gardien de la rie du Styx donnant sur le royaume souterrain a pour mission d'attaquer les âmes vivantes qui essaieraient d'entrer dans les enfers ou les âmes prisonnières qui s'en échapperaient et enfin Eaque, gardien des portes des enfers.

Hadès est un dieu difficile à étudier car au delà du fait qu'il est peu présent dans les écrits, il possède un caractère mystérieux et ambivalent. En effet, il apparaît parfois comme un dieu neutre, parfois comme un dieu dangereux et sans pitié ou encore comme un dieu agréable. Dans la conception traditionnelle des enfers (chez Homère et Hésiode), Hadès apparaît comme un dieu effrayant, suscitant la terreur. Il emporte tous les hommes dans son royaume souterrain et les retient prisonnier sans espoir de libération. Il suscite alors chez les Grecs une forme de terreur, ce sentiment demeure toujours dans

[9] R. GRAVES, *Les mythes grecs*, Fayard, Paris, 1967 p. 196-200.

l'imaginaire collectif, la mort inspire la peur pour bon nombre de civilisations. Toujours selon Homère, Hadès est un dieu isolé des autres dieux. Il ne sort que très rarement de son royaume et n'est jamais en contact avec ses semblables[10]. Hadès est sans doute, à cette époque, le dieu le plus détesté par les Grecs car il est la représentation de la séparation des familles, de la perte irréversible liée à la mort.

Des sources plus tardives prêtent à Hadès des traits plus agréables : le nom Pluton qu'on lui donne signifie « donneur de richesses » et il est associé à la fécondité de la terre. Pour Aristophane, Hadès n'est pas un dieu hostile au monde des vivants. Dans son œuvre *Les Grenouilles,* le poète fait d'Hadès un ami des hommes et plus particulièrement des Athéniens[11]. Dans les nouvelles conceptions des enfers, Hadès est envisagé comme la lien entre le monde des morts et celui des vivants et son caractère effrayant tend à s'estomper, il est alors plutôt considéré comme un juge chargé de décider du destin des âmes arrivant dans son royaume. Hadès se révèle très discret dans la mythologie, peu de mythes sur sa personne existent et sa présence parmi les douze dieux olympiens est contestée. Dans les écrits, Hadès se voit souvent attribuer une place inférieure à sa femme Perséphone. En effet, Perséphone est considérée comme la souveraine des enfers depuis plus longtemps qu'Hadès, qui doit se contenter d'un statut moindre[12].

B- Enlèvement de Perséphone

Le mythe de l'enlèvement de Perséphone est le mythe le plus populaire rattaché à Hadès. *L'Hymne Homérique à Déméter[13]* raconte l'enlèvement de Perséphone (Korè) par Hadès alors qu'elle cueillait des fleurs dans une prairie. Les versions de ce mythe varient mais dans ce texte ancien il est dit qu'Hadès enleva Perséphone de force et la traîna jusque dans le royaume souterrain des morts. La mère de la jeune fille, Déméter (déesse de la fécondité de la terre) terrassée par la tristesse, cesse d'assurer la croissance des végétaux. Zeus se voit alors contraint d'intervenir et obtient l'autorisation de faire remonter Perspéhone sur la terre. Cette dernière, avant sa remontée, mange un fruit issu

---

[10] Homère, *Iliade*, IX. 158-159 ; XX. 61.

[11] *Encyclopédie des religions,* F. LENOIR, Y. TARDAN-MASQUELIER (dir.), Bayard, p. 1913-1916.

[12] Chez Homère il est considéré comme le portier du monde souterrain alors que Perséphone est souveraine du monde des morts.

[13] *Hymne Homérique à Déméter*, VIe siècle av. J.-C.

du royaume des enfers ce qui la condamne[14]. Zeus passe alors un compromis avec Hadès : Perséphone est autorisée à passer deux tiers de l'année auprès de sa mère et le tiers restant, elle devra retourner dans le royaume des morts. Ce mythe met alors en lumière les cycles de fertilité de la terre, qui donne des végétaux pendant une partie de l'année mais qui reste infertile le tiers restant.

Épouse d'Hadès et reine des enfers, Perséphone est vue comme compatissante et bienveillante (cela peut être expliqué par le fait qu'elle symbolise le retour de la saison des récoltes et la fécondité de la terre). Perséphone est une figure aussi discrète que celle d'Hadès, elle intervient peu dans les légendes et garde un grande part de mystère. Cependant elle ne partage pas le caractère effrayant de son époux. Pour les Grecs elle est surtout vue comme généreuse et bienfaisante.

Hadès et Perséphone sont des figures divines discrètes et ambivalentes. Selon les sources, leurs caractéristiques évoluent et la façon dont elles sont perçues aussi. Bien que les deux divinités soient les souveraines du royaume des morts, elles sont perçues différemment par les Grecs qui craignent davantage Hadès que Perséphone.

C- Attributs et cultes de souverains des enfers

Étant une divinité discrète, Hadès a peu de lieux de culte propres. Certains auteurs considèrent qu'il n'en a pas du tout. Cependant, quelques auteurs tels qu'Homère, Apollodore ou encore Scholiaste de Pindare rapportent qu'Hadès ne possédait rien à la surface de la terre mis à part quelques sanctuaires en Grèce[15]. Les seuls lieux qu'on considère comme sanctuaires d'Hadès sont à Élis (à Élis, un temple est consacré à Hadès mais il n'est pas accessible aux Grecs) , Coroné et Hermioné[16]. Selon les sources, les façon d'invoquer Hadès divergent : pour certains il s'agit pour les hommes de frapper le sol en prononçant des jurons, pour d'autre il s'agit simplement de frapper le sol. Les attributs du dieu des enfers sont la kunée (casque qui le rend invisible, donné par les Cyclopes), la corne d'abondance, le cyprès. La corne d'abondance, symbolisant une source infinie de bienfaits met alors en lumière la version moins effrayante d'Hadès : on le considère aussi comme le dieu qui permet à la végétation de renaître tous les ans en

---

[14] « *Quiconque a accepté une nourriture de la main d'Hadès doit rester dans son royaume*. » dans F. LENOIR, Y. TARDAN-MASQUELIER (dir.) *Encyclopédie des religions*, Bayard, p. 1914.

[15] Homère : *Iliade* IX 567 ; Apollodore : II. 5. 10 ; Scholiaste de Pindare, *Isthmiques*, VI. 32.

[16] Pausanias donne une indication d'un lieu de culte à Coroné et Strabon fait mention d'un lieu de culte à Hermioné.

laissant remonter Perséphone sur terre. Quant au Cyprès, il représente la vie éternelle, il témoigne donc du statut divin d'Hadès.

Les cultes rendus à Perséphone sont plus nombreux cependant c'est sous l'aspect de Koré qu'elle est vénérée. Les Grecs rendaient hommage à Koré en tant que déesse de la fertilité de la terre et de la femme. Ainsi, elle était vénérée dans de nombreuses villes. L'aspect souveraine des enfers de Perséphone n'était pas vénéré par les Grecs : cela rejoint l'idée que le monde des morts fait peur et que les Grecs ne rendaient pas particulièrement de culte à la mort elle-même. Les attributs de Perséphone sont hautement symboliques : l'épi de blé (qui symbolise la fertilité de la terre, symbole qu'elle partage avec sa mère Déméter), la grenade (qui rappelle son premier séjour aux enfers) et le coq.

Hadès et Perséphone ont donc des lieux de culte qui leur sont attribués mais ces lieux sont peu nombreux et peu populaire en comparaison avec les lieux de culte d'autres divinités telles qu'Athéna, Zeus ou Apollon. Cela peut être expliqué par la particularité du royaume d'Hadès et Perséphone, le royaume de la mort, qui terrifie les Grecs. Cette peur de la mort influence aussi l'importance donnée à Hadès et Perséphone dans les ouvrages, notamment les ouvrages destinés à la jeunesse.

Stèle de Perséphone
Bas-relief romain du Ier siècle apr. J.-C.
Imitation d'une sculpture du VIe siècle av. J.-C.
Musée archéologique de Corinthe
Disponible à l'adresse suivante : http://www.polyxenia.net/les-attributs-de-persephone-p1323170, consulté le 12 avril 2020

Perséphone se tient debout, avec un épi de blé dans sa main et une branche de grenadier. Elle est ici représentée avec deux de ses attributs qui rappellent la dualité de son existence : à la fois protectrice de la végétation et souveraine des enfers.

III. Les enfers, évolutions des réflexions

A- Composition de l'au-delà

Il est difficile de dépeindre un paysage global de l'au-delà car par définition c'est un endroit interdit aux vivants, donc ils ne peuvent que l'imaginer. Les représentations des enfers ont évoluées en Grèce mais les premières traces d'une description des enfers appartiennent aux poèmes homériques et hésiodiques. Ce sont des poèmes qui ont été vraisemblablement écrits du VIIIe siècle av. J.-C. au VIIe siècle av. J.-C. Mais qui ont influencé la vision de l'au-delà pendant de nombreux siècles. L'au-delà y était alors décrit comme une négation de la vie terrestre (cette idée restera la même dans toutes les représentations des enfers).

Les poèmes homériques et hésiodiques donnent une description de l'au delà qui serait alors formée de trois ensembles : l'Hadès, le Tartare et la Plaine élyséenne (Homère) ou les îles des Bienheureux (Hésiode). Ces trois espaces répondent alors à des destinées différentes pour les âmes des défunts[17] mais cette vision tripartite des enfers est une vision assez pessimiste : peu importe l'endroit dans lequel l'âme séjourne, elle y passe une existence morose.

Au VIe siècle av. J.-C., Aristophane tente de préciser la description de l'au-delà[18]. Son texte est une des sources les plus détaillée en ce qui concerne le paysage des enfers, il nous permet de mieux comprendre sa géographie. Aristophane reprend quelque peu la description faite par Homère et Hésiode et en conserve quelques aspects : l'île des Bienheureux/Plaine élyséenne est reprise mais Aristophane lui donne un nouveau nom : la prairie des initiés. C'est en lieu accueillant et chaleureux qui est réservé aux âmes initiées[19]. Cependant Aristophane ajoute une nouvelle composante à l'au-delà qui n'était pas présente chez Homère ou Hésiode : le Bourbier. Il s'agit d'un lieu ténébreux et inhospitalier chargé d'accueillir les âmes criminelles ayant par exemple commis un parricide.

Pindare (poète de la fin du VIe siècle et du début du Ve siècle) donne une nouvelle dimension à la réflexion sur l'au-delà et ses composantes. En effet, il introduit l'idée de l'existence d'une justice dans les enfers et l'idée d'une

[17] Voir II. C.

[18] Aristophane, *Les Grenouilles*, 405 av. J.-C.

[19] Fondation des mystères d'Eleusis, voir l'*Hymne homérique à Déméter*, VIIe ou VIe siècle av. J.-C.

purification des âmes par réincarnations successives. Il associe alors l'au-delà à la surface terrestre, deux mondes auparavant distincts et séparés. Pour lui, lorsqu'un homme meurt, son âme est jugée dans l'Hadès (souterrain). Les âmes sont séparées en deux catégories : les âmes mauvaises et les âmes nobles. Toutes les âmes se réincarnent mais la réincarnation dépend de la vie passée (les mauvaises âmes vivront une réincarnation difficile et pénible). Ainsi, Pindare associe le monde des morts au monde des vivants, affaiblissant la barrière qui avait été érigée entre ces deux mondes depuis les poèmes d'Homère.

Le dernier quart du Ve siècle av. J.-C. Voit apparaître une nouvelle vision de l'au-delà, celle de l'Hadès céleste. C'est Euripide, insatisfait de l'image du plongeon souterrain des âmes vers le monde des morts, qui émet cette idée. Il fait part de sa vision d'Hadès céleste dans deux pièces (*Les Suppliantes*, 422 av. J.-C. et *Hélène*, 412 av. J.-C.) : les âmes s'envolent vers le firmament accompagnées de la fumée de la crémation. L'Hadès est donc situé dans l'éther qui est une partie lumineuse de l'atmosphère[20]. Euripide n'ignore pas l'existence d'un Hadès souterrain, sa vision céleste ne remplace pas complètement l'ancienne vision mais les deux croyances cohabitent. Pour Euripide, la terre et l'éther sont les deux origines de la vie et chaque âme rejoint l'endroit d'où elle vient.

Ainsi, les textes antiques permettent d'entrevoir la façon dont les Grecs se représentaient le monde des morts. Si les enfers sont composés d'espaces bien distincts les uns des autres, les réflexions évoluent au fil du temps et des espaces sont ajoutés ou modifiés pour répondre à une certaine évolution de la société. Si les réflexions qui concerne la composition de l'au-delà sont multiples, celles qui concernent son emplacement sont encore plus nombreuses.

B- L'emplacement de l'au-delà

Comme il a été établi plus tôt, Homère et Hésiode sont les premiers poètes à décrire l'au-delà. Les trois composantes du monde des morts ne sont pas situées au même endroit. Si certaines sont placées sous terre, l'île des Bienheureux/la Plaine élyséenne est placée aux confins de la Terre, en dehors du monde habité par les

[20] Dans *Hélène*, v. 1014-1016 : « l'âme des défunts de vit pas, mais elle acquiert un jugement immortel en rejoignant l'immortel éther ».

hommes. Le Tartare est le lieu le plus profond des enfers : il s'agit d'un gouffre qui s'étend jusqu'au plus profond de l'univers. L'Hadès est, quant à lui, placé juste en dessous de la surface de la Terre, c'est un endroit humide et ténébreux. Son entrée serait située à l'extrême occident aux confins des terres et de l'Océan. L'Océan représente, pour les Grecs, la limite du monde habité, il est une frontière d'une part entre le monde des vivants et le monde des morts mais aussi entre le monde des vivants et l'île des Bienheureux/ la Plaine élyséenne. Le contraste est alors fort entre les parties souterraines et la partie terrestre de l'au-delà : on oppose la froideur, la tristesse et la nature sauvage du Tartare et de l'Hadès à la lumière, la chaleur de l'île des Bienheureux/ la Plaine élyséenne. Cette géographie de l'au-delà ne va évoluer que très peu jusqu'au IVe siècle av. J.-C. : la vision d'Homère et d'Hésiode est très ancrée dans l'imaginaire collectif Grec.

Pour Aristophane, l'au-delà est toujours séparé du monde terrestre par l'eau (Océan) et le contraste entre la luminosité de la prairie des initiés et le caractère sombre et peu accueillant du Bourbier est toujours présent. Cependant, ce qui diffère de la géographie de l'au-delà d'Homère et Hésiode est l'emplacement de la prairie des initiés (assimilée à l'île des Bienheureux/ Plaine élyséenne). En effet, Aristophane place la praire des initiés sous terre, dans l'Hadès. Les autres composantes des enfers ne semblent pas avoir été placée différemment que dans les poèmes homériques et hésiodiques. Ainsi, pour la poète, l'ensemble de l'au-delà est souterrain.

Euripide fait émerger l'idée d'un Hadès céleste. Il place donc une partie de l'au-delà dans la voûte céleste. Cela résulte de son insatisfaction quant au caractère trop pessimiste que porte l'image du plongeon souterrain post-mortel. Pour lui, toutes les âmes ne sont pas vouées à s'enfoncer dans les profondeurs terrestres, il remédie donc à cette idée en plaçant une partie du monde des morts dans l'éther[21].

L'emplacement céleste des enfers cohabite avec la vision souterraine de l'Hadès et Euripide n'efface pas le caractère souterrain des enfers. Cependant après le Ve siècle av. J.-C. la croyance au caractère céleste des enfers sera de plus en plus avérée. Ainsi, Plutarque[22] placera entièrement les enfers dans le ciel : pour lui, quand l'âme quitte le corps après la mort, elle rejoint immédiatement le ciel.

L'emplacement géographique des enfers est donc matière à discussion et à réflexions en Grèce antique. L'emplacement des différentes parties de l'au-delà est

---

[21] Cette croyance est aussi présente dans des inscriptions : un épitaphe d'un guerrier de Potidée en 432 av. J.-C. mentionne : « *L'éther a reçu leurs âmes mais leurs corps, la terre près des portes de Potidée les a recouverts* ».

[22] Plutarque, IIe siècle, *Sur les délais de la justice divine*, 563.

important car il traduit des conceptions différentes de la vie après la mort (plus ou moins pessimistes). Chaque espace a une fonction précise et cette fonction s'accorde avec une forme de jugement de la vie passée.

C- Les fonctions de l'au-delà

Comme il a été abordé précédemment, les Grecs avaient une représentation de l'au-delà qui variait en fonction du temps et de l'évolution de la société. Mais une constante demeure : l'au-delà n'est pas un endroit unique. Il est ainsi composé de plusieurs entités, chacune ayant une fonction particulière et vocation à accueillir un certain type d'âme. Le conception de ces entités évolue au fil du temps et des poètes viennent compléter ou modifier la vision traditionnelle de l'au-delà que l'on doit à Homère et Hésiode. Chaque nouvelle composante qui est ajoutés à l'au-delà se charge de répondre à un besoin de renouveau ou comble un vide théorique sur le devenir des âmes. Cependant si les enfers sont sujets à de nombreuses réflexions, une idée demeure la même : les enfers sont la négation de la vie terrestre. En effet, quel que soit le poète, quelle que soit l'image des enfers, ceux-ci restent toujours une sorte de contraire de la vie humaines. Les vivants ne peuvent imaginer la mort que comme quelque chose de complètement différent de ce qu'ils connaissent.

Homère et Hésiode établissent donc une sorte de tableau en trois partie de l'au-delà : celui-ci est composé de l'Hadès, du Tartare et de l'île des Bienheureux/ Plaine élyséenne. Ces trois espaces séparés et distincts ont des fonctions bien particulières. L'Hadès accueille toutes les âmes sans distinction, elles y mènent alors une exigence morose et ennuyeuse. Elles sont privées de ce qui les rendait ''vivantes" : la conscience. Certains auteurs rapportent cette existence post-mortem comme « demi-vie »[23]. Cette expression relate le caractère nonchalant et triste de l'existence dans l'Hadès. Les poèmes homériques et hésiodiques réservent toutefois un sort plus spécifique pour les criminels : certes ils séjournent dans l'Hadès mais ils y sont châtiés par les Erinyes[24]. Le Tartare quant à lui est réservé aux divinités qui se sont opposées à Zeus (comme par

[23] A. LE BRIS, *La mort et les conceptions de l'au-delà ...*, p. 33.

[24] Les Erinyes sont les déesses de la vengeance. Elles sont chargées de poursuivre les auteurs de crimes et de les punir mais si le criminel décède elles entrent dans les enfers pour le poursuivre et lui infliger sa punition.

exemple les Titans)[25]. Chez Homère et Hésiode, l'île des Bienheureux/la Plaine élyséenne est réservée à un très petit nombre d'âmes. Seuls les favoris des dieux peuvent y entrer et y jouissent d'une existence douce et paisible. Cette vision de l'au-delà est plutôt fataliste car toutes les âmes séjournent dans l'Hadès et seuls quelques privilégiés peuvent prétendre atteindre une existence post-mortem paisible. Ainsi, Cette vision traditionnelle est remise en question et on voit apparaître des variantes permettant aux hommes d'entrevoir un peu d'espoir quand à la vie dans l'au-delà.

Aristophane, en complétant l'Hadès avec le Bourbier affine la tri des âmes dans l'au-delà. En effet, toutes les âmes ne séjournent plus dans l'Hadès mais certaines vont dans le Bourbier, c'est le cas des âmes ayant commis des crimes, des parricides ou des parjures. De plus, le prairie des initiés qu'il dépeint accueille non plus seulement les favoris des dieux mais les âmes initiés aux cultes à mystères. Ainsi on comprend que le tri est plus précis ce qui permet aux Grecs d'agir sur leur existence post-mortem (participent aux cultes à mystères afin de prétendre rejoindre la prairie des initiés par exemple). Cela explique donc le succès des religions à mystères au V^{e} et IV^{e} siècles avant J.-C.. Mais pour accéder à la praire des initiés, il ne suffit pas de participer aux cultes à mystères, Aristophane ajoute une dimension plus morale en faisant entre en compte le caractère vertueux ou non de l'existence passée de l'âme. Ainsi, il prends en compte les actions des âmes et les récompense ou les punit en fonction de la vie passée. Le ‘'paradis" que décrit Aristophane est donc plus accessible que celui d'Homère et Hésiode, mais une autre différence apparaît : dans la vision traditionnelle, seuls les héros du passé pouvaient rejoindre une existence paisible dans l'au-delà alors que pour Aristophane les contemporains peuvent accéder à la prairie des initiés. Cela constitue un grand changement dans la perception de la vie après la mort : on voit que cette existence est perçue avec plus d'optimisme.

L'optimisme quant à la vie après la mort grandit encore avec la vision de Pindare. en effet celui-ci apport l'idée de jugement dans l'au-delà. Cette idée s'accompagne d'une assimilation de la surface terrestre aux enfers : les âmes purgent leurs peines au sein de la surface terrestre et leur séjour souterrain est de courte durée (le temps du jugement). La réincarnation est une dimension importante de la vie post-mortem pour Pindare : il y voit une sorte de récompense ou de punition de la vie menée par les âmes avant leur décès. Les âmes mauvaises sont châtiées en obtenant des réincarnations pénibles : pour

[25] C. COUSIN, « L'Hadès, le Tartare et la Plaine élyséenne : évolution des paysages de l'au-delà dans l'Antiquité grecque jusqu'à la fin du Ve siècle avant J.-C. » dans *La Géographie des enfers, d'Homère à Aristophane*, Hypothèses, 2013. Disponible à l'adresse suivante : https://ch.hypotheses.org/529 consulté le 18 avril 2020.

sortir de ce cycle vicieux de réincarnations, les âmes doivent vivre trois vies sans crimes, si elles y parviennent elles peuvent atteindre l'île des Bienheureux. Les âmes jugées bonnes sont envoyées huit années auprès de Perséphone et elles se réincarnent la neuvième années en un être exceptionnel[26]. La notion de réincarnation rompt avec le caractère séparé des entités de l'au-delà, l'Hadès devient un lieu de jugement où les âmes ne restent que peu de temps, elles rejoignent ensuite la Terre puis l'île des Bienheureux si leurs réincarnations ont été pieuses. Pour cette vision de l'au-delà, Pindare s'inspire largement des mystères d'Eleusis.

Euripide met, quant à lui, en avant la dualité terre/éther en faisant du ciel une composante de l'au-delà. Il avance une nouvelle théorie dans laquelle le monde des morts ne serait plus seulement souterrain et terrestre mais aussi céleste. Cependant il ne renie pas complètement l'existence d'un au-delà souterrain. En faisant du ciel une partie du monde des morts, Euripide donne une vision encore plus optimiste de la vie après la mort. Il tente d'effacer l'image morose d'un plongeon dans l'obscurité de l'Hadès souterrain qui serait inévitable pour toutes les âmes (jusqu'alors, toutes les âmes devaient descendre sous terre après leur mort). Cette conception d'un au-delà céleste témoigne d'une véritable réflexion de la part des Grecs sur le devenir des âmes après le trépas. En effet, on comprend que c'était un sujet très important pour eux au point que de grands poètes s'y intéressent. Pour permettre de départager les âmes qui iront dans l'éther et celles qui demeureront sous terre, Euripide énonce l'idée que chaque âme vient soit de l'éther, soit de la terre, ainsi après la mort, les âmes retournent là où elles ont été créées. Cette vision diffère de celle de Pindare car ici, les hommes n'ont aucun pouvoir sur leur vie post-mortem, ils ne peuvent l'influer de quelque manière que ce soit.

Platon s'inspire de la vision de Pindare et divise les âmes en deux catégories: les âmes justes qui s'envolent dans le ciel et les mauvaises âmes qui séjournent sous terre. On a alors confirmation que le ciel apport un sentiment positif aux Grecs qui l'assimilent toujours aux ‘'bons". L'univers souterrain garde quant à lui une image déplorable, qui fait peur ce qui lui vaut de toujours accueillir les mauvaises âmes. La dualité bon/mauvais apparaît alors de plus en plus dans les mentalités ce qui se traduit par des évolutions dans la conception de l'au-delà.

[26] C. COUSIN, « L'Hadès, le Tartare et la Plaine élyséenne ...» Disponible à l'adresse suivante : https://ch.hypotheses.org/529 consulté le 18 avril 2020.

Conclusion

Les croyances des peuples grecs en ce qui concerne la mort et l'au-delà sont multiples. La survie de l'âme après la mort est associée à une décadence du corps dans la tombe. Les rites funéraires mettent en valeur la croyance selon laquelle un mort n'est pas oublié tant qu'il est chéri par les vivants de sa famille. Les rites funéraires ont pour but de purifier l'âme du défunt afin qu'il puisse entreprendre son voyage vers l'au-delà. L'emplacement et la nature de cet au-delà sont discutés par les penseurs Grecs : si Hésiode et Homère voient un au-delà séparé en trois endroits tous réservés à une catégorie bien précise de défunts, Euripide met plutôt en avant une dualité entre le ciel et le souterrain (il considère que l'au-delà est à la fois souterrain, terrestre et céleste) et Pindare avance que les âmes justes poursuivent leur vie post-mortem dans le ciel alors que les âmes tourmentée s'en vont dans le monde souterrain.

La mort est un vaste sujet qui préoccupait les Grecs au moins autant que nous. De nos jours, la mort est un sujet tabou. Dans les sociétés occidentales et orientales, parler de la mort met mal à l'aise. Ce sentiment de malaise n'existait pas au temps des Grecs antiques puisque la mort était une préoccupation quotidienne. Le malaise lié à la mort et à l'au-delà s'est créé au fil des siècles par le biais de la naissance des religions monothéistes. Notre société actuelle, focalisée sur la performance et la production laisse peu de place à la mort et à la maladie. En effet, nous focalisons notre attention sur ce qui évolue, ce qui créer de l'activité. Avec la montée en puissance du judaïsme, du christianisme et de l'islam, la mort et l'au-delà sont devenus des sujets qu'on tait. L'influence de ce malaise dans les perceptions actuelles de la mort et de l'au-delà ne peut être niée. Cependant, il convient alors de comprendre comment est né ce sentiment de malaise, autrefois inexistant. Si le saut temporel entre les civilisations grecques antiques et aujourd'hui est non négligeable, il convient tout de même de s'intéresser aux traces de mythes grecs qu'il reste dans nos mœurs.

IV. L'au-delà dans les trois grands monothéismes actuels et les influences de la vision antique des enfers

A- L'au-delà dans le judaïsme

Dans l'Antiquité, la religion juive est la première des religions qui ne considère qu'un seul dieu. Au milieu de croyances polythéistes, la religion juive s'affirme comme une religion avec des croyances et des rites différents. Elle prend source, selon les textes, à Jérusalem, vers l'an Mil. En effet, les Hébreux s'installent au Proche Orient et y fondent un royaume qui deviendra par la suite leur capitale. Les croyances de la religion juive en ce qui concerne la mort et l'au-delà ont des points communs avec les croyances antiques grecques. En effet, la notion de divinité est au cœur des croyances des juifs : la vie est créée par la bonté divine. A l'origine, les Israélites étaient eux-aussi polythéistes (jusqu'au VIIe siècle av. J.-C., les influences égyptiennes sur la Palestine conduisent les premiers Juifs à être polythéistes) mais à partir du VIe siècle av. J.-C., Yahvé s'est imposé comme dieu fondateur et à l'origine de la vie (Prophète Ezéchiel « Je mettrai en vous un souffle et vous vivrez » Ez. XXXVII, 6). Cela se rapproche alors des Grecs anciens qui pensaient que tout ce qui se passait dans leurs vies émanait de la puissance et de la volonté divine. En ce qui concerne la vie post-mortem, la vision juive se rapproche de celle d'Homère et Hésiode : quand l'homme meurt, il ne reste rien de lui. Tout ce qui le rendait vivant disparaît et l'être humain devient alors une âme dont la destinée est choisie par Dieu (par les actions de la vie passée chez Homère et Hésiode). Ce rapprochement entre les croyances juives et grecques nous démontre le lien entre ces deux religions : elle se sont développées dans les mêmes aires géographiques et dans des temps peu éloignés. L'influence des textes grecs était telle que d'autres religions en développement s'en sont inspirés.

Le lieu de destination de ces âmes est le Shéol (dans la religion juive), c'est un lieu de l'au-delà dans lequel les âmes résident tels des fantômes. Sa description est plutôt vague : il s'agit d'un grand trou (présenté comme un puits), un gouffre clos par une grande porte. À l'intérieur règne une obscurité épaisse synonyme d'angoisse. Là aussi, un lien théologique évident est établi entre Shéol et l'Hadès : ces deux lieux imaginaires (qui personne n'a jamais vu) sont les demeures des âmes des défunts. Ces deux lieux occupent donc la même fonction dans deux religions distinctes. Si l'Hadès se divise en

endroits différents qui accueillent des âmes plus ou moins tourmentées, le Shéol semble être un lieu plutôt uniforme dans lequel toutes les âmes séjournent.

La vision pessimiste des juifs concernant la mort évolue au Ier siècle ap. J.-C. à la suite de trois grands événements majeurs. L'Exil à Babylone[27] (de 586 à 528 av. J.-C.), la révolte des Maccabées[28] (IIe siècle av. J.-C.) et l'institution du judaïsme rabbinique[29] (70 ap. J.-C.) ont conduit les juifs à développer la croyance en la résurrection. L'Exil à Babylone est l'événement qui a le plus d'influences sur les modifications religieuses des juifs. En effet, le développement des synagogues lors de cet exil poussent les juifs à respecter et considérer de plus en plus les textes sacrés, alors vus comme un refuge spirituel. Mais cet exil a aussi pour effet de rendre plus pessimiste la vision des juifs. En effet, cet exil vient casser le sentiment de puissance qui s'était établi dans la conscience juive depuis la création de leur religion. Sous l'influence des prophètes, les juifs considèrent alors Yavhé comme le dieu unique (il était jusqu'ici le dieu unique du peuple élu mais les autres peuples avaient aussi leurs dieux). On bascule alors dans une vision totalement monothéiste.

Le judaïsme actuel comporte plusieurs courants de pensée qui admettent des variantes différentes de la religion juive mais un aspect est commun à tous ces courants : on croit désormais que le défunt ne disparaît pas après sa mort mais qu'il survit. Cependant, tous les courants ne sont pas d'accord quant au sort des âmes : si certains courants considèrent que l'âme va ressusciter et revenir dans le monde des vivants, d'autres pensent au contraire que ces âmes demeurent dans un endroit qui leur est réservé : le Shéol.

Les rites mortuaires juifs comportent une dualité. En effet la dignité du corps est respectée à travers les toilettes funéraires et les rituels d'inhumation mais le cadavre est

---

[27] En 587 av. J.-C. le royaume de Juda, alors établi à Jérusalem est la cible d'une attaque du babylonien Nabuchodonosor II. Ce dernier détruit Jérusalem alors capitale du royaume juif ainsi que le premier temple édifié par Salomon et symbole de la puissance juive. Les habitants de Jérusalem sont alors exilés à Babylone et cet exil marque uhn tournant dans les croyances juives.

[28] Au IIe siècle av. J.-C., les Juifs sont rentrés à Jérusalem et vivent sous la souvernaineté d'Antiochos IV Epiphane. Ce dernier instaure la paganisme en Judée et interdit toute forme de pratique de la religion juive. En 168 av. J.-C. une révolte éclate avec à sa tête Mattathias l'Asmonéen et ses fils surnomés les Maccabées. Ces derniers délivrent Jérusalem et réinstallent le culte Juif en Judée.

[29] En 70 ap. J.-C., Jérusalem est mise à sac par l'armée romaine après une siège de deux années. Seuls les Pharisiens survécurent à cette catastrophe. Ces derniers s'identifièrent au judaïsme et apportèrent la tradition rabbinique. En effet, les rabbins (maîtres) sont recrutés et instruits politiquement et religieusement. La tradition orale et la connaissance des textes sacrés leur est enseigné et ils deviennent les guides spirituels des croyants juifs.

aussi considéré comme impur. En effet, pour les juifs, le passage de la vie à la mort relève d'une chute du corps et d'un changement d'état dégradant. Le corps du défunt passe alors de pur (portant la vie) à impur (symbolisant la mort). C'est pour cette raison que les corps des défunts n'entrent jamais dans la synagogue (ils n'en sont pas dignes). Ces rites funéraires sont très importants dans la religion juive à l'instar des rites funéraire grecs antiques. En effet, les morts restent très présents dans l'imaginaire collectif puisqu'il ne faut pas les oublier. Comme pour les Grecs de l'Antiquité, la véritable mort réside dans l'oubli. Chez les Grecs, l'oubli était une sorte de punition à la vie de débauche qu'a pu vivre un homme avant de mourir. Les hommes bons n'étaient jamais oubliés et donc leur mort n'était qu'un changement d'état. On retrouve cette même pensée chez les juifs.

Les croyances juives en ce qui concerne la mort et la vie post-mortem ont alors des similitudes avec les croyances grecques antiques. Cela n'est guère surprenant étant donné que la religion juive se développe en opposition avec la religion polythéiste grecque, dans l'Antiquité.

B- L'au-delà dans le christianisme

La naissance du christianisme a un lien non négligeable avec la religion juive. En effet, au I^{er} siècle ap. J.-C., les juifs de Palestine, en rébellion contre Rome, espèrent la venue d'un Messie qui leur permettra de rétablir le royaume d'Israël. Plusieurs prédicateurs existent en Palestine à ce moment-là mais parmi eux, un seul se démarque. Jésus de Nazareth est en effet considéré comme le Messie par beaucoup de juifs. Cependant sa popularité inquiète et plusieurs prêtres du Temple se méfient de lui. Du côté des Romains, l'influence des paroles de ce prédicateur inquiète également. C'est dans ce contexte tendu que Jésus est livré aux autorités romaines après avoir été dénoncé par plusieurs prêtres du Temple. Jésus est exécuté et ses partenaires (les apôtres) décident de relater sa vie dans des écrits qui deviendront par la suite des textes sacrés (les évangiles). Les évangiles racontent en effet la vie de Jésus et son parcours auprès des pauvres de Palestine. Les faits qui y sont décrits ne sont pas vérifiables et de ce fait, on ne peut savoir si ils ont réellement eu lieu mais ces textes deviennent très populaires en Palestine après la mort de Jésus de Nazareth. Ils deviendront donc des textes sacrés, points de départ de la foi chrétienne.

La diffusion de cette nouvelle religion peut s'expliquer par différents facteurs : cette nouvelle religion est peu contraignante dans ses pratiques en regard des religions qui étaient répandues à ce moment-là : pas de sacrifices humains ni animaux et peu de

rituels strictes. De plus, le christianisme, à travers la parole de Jésus, répand un message d'amour, de tolérance et d'égalité ce qui séduit particulièrement les couches sociales inférieures. En effet, dans les paroles de Jésus, elles se sentent valorisées et considérées. Les apôtres Pierre et Paul contribuent grandement à la diffusion des évangiles surtout oralement lors de prêches.

Une des valeurs fondamentales de la religion chrétienne est la vie éternelle. En effet, les chrétiens estiment que la mort n'est qu'un passage vers une autre vie, plus glorieuse que la vie terrestre. Cette vision plutôt optimiste de la vie après la mort vient contrebalancer tout ce qui était envisagé dans le monde oriental jusqu'à présent. En effet, les Grecs antiques, comme nous l'avons déjà précisé, adoptaient plutôt une vision pessimiste de la vie après la mort, considérant que la mort (vue comme horrible et injuste) était le passage vers un monde sombre. Le contraste absolu avec la vision grecque antique que représente la vision chrétienne de la vie post-mortem est sans doutes l'une des raisons qui expliquent son expansion si rapide. Cette vision optimiste de la mort et de la vie post-mortem persiste jusqu'au V^{e} siècle ap. J.-C., à cette période, les visions évoluent. En effet, si la mort était apaisante et réconfortante pour les chrétiens, elle devient petit à petit un châtiment qui punit les hommes de leur conduite médiocre sur Terre. Cette idée de châtiment remonte à l'Ancien testament : la mort est le châtiment d'Adam et Eve qui n'ont pas suivi les recommandations de Dieu et qui ont été chassés du paradis. La mort apparaît alors comme une punition méritée et s'éloigne du caractère naturel pour devenir un acte divin. La mort devient alors une punition redoutée : elle inspire la peur et pousse les chrétiens à adopter des rites supplémentaires pour rendre grâce à leur dieu afin qu'il soit clément lorsque le moment de mourir arrivera. On remarque alors que les croyances grecques antiques refont surface dans les mœurs chrétiennes. Ces influences sont en effet affirmées au fil des siècles. Le sentiment de réconfort et d'apaisement que propageait les textes sacrés (les évangiles, regroupés dans le livre sacré : la Bible) s'efface peu à peu pour laisser place à un sentiment de peur. Tous les fondements de la religion chrétienne mutent et elle devient une religion de crainte. En témoigne la pratique de l'indulgence présente dans le courant catholique du christianisme : les fidèles ont peur de leur dieu qui apparaît alors comme un dieu punisseur et cruel. Ils achètent alors des indulgences qui sont des titres proposés par l'Eglise qui confèrent une rémission totale ou partielle des péchés. Ce commerce est une dérive de la religion catholique mais elle est fortement contestée par le courant protestant. À travers cet exemple, on saisit parfaitement le changement qui s'opère dans l'imaginaire collectif chrétien.

Malgré le développement de cette vision chaotique et pessimiste de la mort et de la vie post-mortem, une constante persiste : l'existence de la résurrection. Une question théologique se pose alors : où séjournent les âmes avant la résurrection ?

Pour le courant catholique, la mort est un jugement : elle permet de résumer les bons et les mauvais actes de la vie du défunt, son âme est pesée et son sort est décidé. Selon sa conduite sur Terre, le défunt séjournera alors dans différents endroits semblables à ceux évoqués par les théologiens grecs (Euripide, Hésiode et Homère). La vision d'Euripide est celle qui se rapproche le plus de la vision chrétienne : l'au delà céleste fait partie d'une forte croyance chrétienne. En effet, on imagine que Dieu a une résidence céleste et que les âmes les plus pures le rejoignent dans les cieux afin d'y séjourner infiniment de manière bienheureuse. Les âmes tourmentées, quant à elles, sont plutôt destinées à un vie post-mortem souterraine. Dans les représentations artistiques chrétiennes de la mort, on trouve pratiquement à chaque fois la même dualité : le paradis céleste et l'enfer souterrain. Le monde souterrain inspire en effet la peur et la noirceur (influences des mythes d'Hadès et de Perséphone dans lesquels le monde souterrain est assimilé à une prison pour la reine des Enfers qui fut enlevée par Hadès).

Dans les premiers temps de la religion chrétienne, l'au-delà était perçu comme résolument optimiste. En effet, à sa mort, l'homme rencontre Dieu et séjourne éternellement à ses côtés. Avec l'émergence de la vision pessimiste de la mort (la mort est alors vue comme un jugement de l'âme), l'homme, qui est un pécheur, se voit jugé et son âme est pesée afin de savoir où il va séjourner dans l'au-delà. Si le détail de la géographie du monde post-mortem n'est pas connu, on peut affirmer que deux mondes semblent exister : le monde céleste pour les âmes pures et le monde souterrain pour les âmes tourmentées. Ce n'est qu'à partir du XIIe siècle qu'on voit émerger l'existence du Purgatoire. : un espace de transit dans lequel les âmes ont une existence tourmentée. Certaines âmes restent peu de temps dans le purgatoire tandis que d'autres y restent éternellement. Cette conception du Purgatoire comme lieu de transit sera le point de départ de la pratique des Indulgences.

Pour les âmes pures, la vie post-mortem est imaginée douce et bienveillante, aux côtés du dieu créateur, dieu de la vie. En effet, le contraste est là encore marqué : si les âmes tourmentées sont vouées à une existence post-mortem désastreuse et cruelle, les

âmes pures sont, quant à elles, promises à une vie au Paradis (souvent assimilé au Jardin d'Eden[30]).

La vision chrétienne de la mort, bien qu'ayant évoluée au fil des siècles, se rapproche quelque peu de la vision des Grecs antiques : les âmes sont soumises à une sorte de procès lors de leur mort et c'est ce procès qui scelle leur sort (divaguer dans un lieu sombre et terrifiant ou jouir d'une existence paisible aux côtés du créateur).

C- L'au-delà dans l'islam

La dernière des grands monothéismes à être étudié est l'islam. C'est la religion monothéiste la plus récente, elle découle historiquement de la religion ancienne du peuple d'Israël. Cette religion se développe et prend de l'ampleur avec la diffusion des paroles du Prophète Mohammad ibn 'Abdallâh (au VII^{e} siècle ap. J.-C.). Bien que la religion musulmane existait déjà avant cette période, son ampleur grandit à ce moment-là et elle devient une religion très présente dans le monde oriental.

Les règles éthiques de la religion musulmane sont semblables aux autres religions monothéistes crées dans l'Antiquité : elles découlent de la doctrine du Salut. Ce qui différencie l'islam de la religion chrétienne et juive c'est sa volonté de créer une communauté soudée et idéologique. Cette communauté se veut égalitaire et ouverte à tous. Contrairement aux principes chrétiens, les fidèles ne sont pas différenciés par rapport à leur statut (il n'existe pas de communautés religieuses semblables aux moines dans l'islam). Le seule distinction qui existe est celle entre les fidèles et les « infidèles »., qui sont considérés comme des ennemis par les fidèles. En effet, la religion musulmane est une religion forte et conquérante qui accepte peu les critiques et les remises en questions qui émanent de l'extérieur. C'est un peuple fort qui accepte mal la différence de point de vue et qui rejette les autres croyances. Cependant, les musulmans ont de la considération pour les fidèles des autres religions qu'ils ne considèrent pas comme des ennemis. Les « infidèles » sont alors ceux qui adhèrent aux religions polythéistes.

Les paroles sacrées dictées au Prophète par Dieu sont consignées dans le Coran, livre sacré qui guide les adeptes de la religion musulmane. L'islam est une religion complexe et discutée, elle se divise en de très nombreuses branches qui adoptent toutes une visions différentes sur les écrits sacrés. Les branches les plus importantes sont celles des Sunnites et des Chiites. La division de ces deux branches remonte à la mort du

[30]Le jardin d'Eden est un concept fondamental de la foi chrétienne. Il est évoqué dans la Genèse (au début de la Bible). Il représente pour tous les croyants un lieu pur et merveilleux dans lequel les âmes reposent en paix.

Prophète Mahomet en 632 : lorsque se pose la question de la succession de ce dernier, deux prétendants sont présentés. Ali, fils spirituel de Mahomet est défendu par ceux qui deviendront les Chiites et Abou Bakr, compagnon de Mahomet est défendu par ceux qui deviendront les Sunnites. La vision théologique de ces deux prétendants n'était pas la même et Abou Bakr préconisait un retour aux traditions anciennes. Étant plus nombreux, les Sunnites ont imposé leur chef et Abou Bakr est devenu le premier Calife. Aujourd'hui encore, les Sunnites sont en majorité numérique puisqu'ils représentent 85% des musulmans du monde.

La figure de Mahomet est un symbole primordial pour toutes les branches de la religion musulmane. En effet, son souvenir est sacré pour les pratiquants et les manques de respect à son égard sont insupportables. Mahomet est perçu comme le fondateur du peuple musulman, soudé et uni autour de la foi. Bien que son image et ses actes aient été quelque peu discutés au fil des siècle, le Prophète est resté le guide des musulmans, le bras droit de Dieu sur Terre. Pour les musulmans, Mahomet représente le lien avec Allah. Dans la pratique, l'islam est une religion réconfortante, dans laquelle Allah, dieu créateur et tout puissant est un souverain législateur, juge impartial des hommes. En la figure d'Allah, les musulmans voient un père juste et puissant qui est aussi la seule figure de réconfort. Cette vision de la divinité explique les croyances en la mort et l'au-delà partagées par les musulmans. Dans l'islam, le Paradis et Enfer existent au même titre que dans la religion juive ou chrétienne. Ces deux lieux opposés sont les destinations des âmes des défunts après leur mort (parler d'âme pour les défunts musulmans nécessiterait un développement puisque la notion d'âme islamique n'est pas semblable à l'âme aristotélicienne). Les musulmans croient en l'idée qu'après leur mort, un jugement a lieu dans la tombe et deux anges (Nahir et Monkar) décident de leur destinée post-mortem. Le terme ‘'décider" est ici un peu fort car dans les faits, Allah est le seul juge du destin des morts. En effet, la notion de prédestination est très fortement défendue par les musulmans qui croient à la seule action divine. Cela différencie l'islam des religions étudiées auparavant : l'islam avance la théorie selon laquelle Dieu a décidé du destin des hommes avant même leur naissance. Ainsi, la résidence du défunt au Paradis ou en Enfer n'est pas le résultat de sa conduite sur Terre mais de la volonté de Dieu qui a « prévu ceux qui habiteraient l'un et l'autre de ces séjours, les créant en même temps que le Paradis et l'Enfer »[31]. Cette croyance, appelée fatalisme, est répandue parmi les musulmans et elle rejette peu à peu la notion de science et de libre-arbitre humain au

[31] F.LENOIR, Y. TARDAN-MASQUELIER (dir.) *Encyclopédie des religions,* Paris, 1997, 2 vol.,p. 1825.

profit de la volonté divine. Certains *hadîth*[32] radiaux avancent que les justes accèdent au paradis alors que les moins justes sont destinés à l'enfer selon la volonté de dieu et cela peu importe leur conduire sur Terre. Cette croyance montre que dans l'islam, l'homme a très peu de liberté et de libre-arbitre au profit d'une volonté divine toute puissante. De même, la notion de destin est exceptionnellement forte pour les musulmans. Cependant, aussi pessimiste soit-elle, cette vision de prédestination divine accorde le fait qu'Allah peut également décider d'épargner une âme de l'Enfer. En effet, il a le pouvoir de revenir sur la prédestination des croyants en décidant de changer leur destin. Cette croyance répond sans doute aux besoin d'établir la Loi comme un pilier et comme obligatoire à suivre. Car cette prédestination divine pose des questions sur l'essence même de la Loi : la volonté divine comporte-t-elle une raison, une explication ou s'agit-il simplement d'une volonté qui résulte d'un bon plaisir divin ? Certains savants n'étant pas satisfaits de la notion de fatalisme l'ont remise en cause. Ils ont montré que la notion de fatalisme et de prédestination est incompatible avec la Loi qui prône un bon comportement et le respecte des cinq piliers (les cinq piliers sont les guides de la vie terrestre du croyant musulman : la Shahada (profession de foi) la Zakât (l'aumône), le pèlerinage à La Mecque, je jeûne (du mois de Ramadan) et la prière (qui doit être réalisée cinq fois par jour)). Le courant légaliste (représenté par ces mêmes auteurs) s'oppose donc au courant fataliste en montrant que l'intervention de Dieu dans le destin des hommes se fait par l'intermédiaire de la Loi qui institue une justice et un comportement à respecter. Ainsi, les croyants qui auront respecté la Loi et qui se seront soumis à ses principes accèdent au Paradis sous le regard d'Allah. Cette vision accorde alors une plus grande importance aux actions des hommes : ces derniers doivent donc respecter les cinq piliers et le code moral afin de pouvoir accéder au Paradis.

La typologie de l'Enfer et du Paradis dans l'islam ne diffère pas de celles adoptées par les juifs et les chrétiens. Le Paradis est un lieu situé dans les cieux, qui a pour sommet le trône d'Allah et qui est composé de jardins (deux ou quatre selon les textes) et de rivières (on peut aisément faire ici un parallèle entre le Paradis musulman et le Jardin d'Eden chrétien). Quant à l'Enfer, il est souterrain et clos par une muraille épaisse comportant sept portes. Cette typologie commune aux trois grands monothéismes montre la volonté pour les hommes de répartir les défunts géographiquement selon la pureté de leurs âmes. Les hommes se représentent le monde post-mortem de façon

[32] Un *hadîth* est un recueil dans lequel sont concentrées l'ensemble des traditions relatives au actes et paroles du prophète Mahomet.

délimité et séparé pour les bons et les moins bons afin de valoriser les bonnes actions réalisées sur Terre.

Conclusion

Les conceptions de la mort et de l'au-delà dans les civilisations grecque antiques véhiculent l'idée que les Grecs sont attachés à l'idée d'une mort pessimiste. La mort est toujours définitive, peu importe les textes et les époques, elles n'est jamais préférable à la vie. Les conceptions de l'au-delà des textes antiques d'Homère et Hésiode donnent à voir une vie post-mortem dépourvue de conscience. Cette vision est la plus pessimisme parmi les autres textes, elle ne donne aucun espoir aux hommes sur leur existence dans l'au-delà. Cette vision ne satisfait pas certains poètes qui entreprennent de trouver une alternative plus optimiste : ainsi sont nées les réflexions autour d'un jugement après la mort qui récompenserait les bonnes âmes, l'idée d'un tri sélectif des âmes qui permettrait aux meilleurs d'accéder directement à la partie paisible des enfers, l'idée de réincarnation comme purification des âmes et l'idée d'un au-delà céleste.

Toutes ces nouvelles conceptions remettent en cause la géographie des enfers établie par Homère et Hésiode qui voulait que l'au-delà soit souterrain pour les deux-tiers et terrestre pour le tiers restant. Cette vision tripartite du monde des morts n'est donc plus vraiment valable lorsque des poètes admettent que la surface terrestre fait entièrement partie des enfers. Toutes ces nouvelles conceptions répondent à un besoin des Grecs d'agir sur leur propre vie post-mortem : cela s'oppose à la vision homérique et hésiodiques qui couplait que les hommes, de leur vivant, ne puissent pas agir sur leur destin après leur mort. Les notions de jugement et de tri des âmes viennent contrecarrer cette idée et permettent alors aux Grecs de vivre une existence meilleure sur terre pour espérer avoir un destin plus clément dans l'au-delà.

Malgré les nouvelles croyances qui émergent au fil du temps dans le monde grec, une constante demeure : Hadès et Perséphone sont les souverains du monde des morts.

Certains éléments des croyances grecques se retrouvent dans les fondements théologiques des religions monothéistes telles que la judaïsme, la christianisme et l'islam. Ces trois grandes religions monothéistes sont aujourd'hui les plus pratiquées et diffusées dans le monde et il convient alors de comprendre comment elles envisagent la mort. Une constante est visible dans les trois religions : le sort du défunt après sa mort dépend de

sa vie passée sur Terre. Les trois religions monothéistes conçoivent la mort comme un passage d'un état à un autre, plus ou moins glorieux.

Dans la religion juive, la vision se rapproche de celle d'Homère et Hésiode : lorsque l'homme meurt, il disparaît et seule son âme survit. Cette âme est alors aux mains de Dieu, un dieu juge et impartial. L'importance des actions du défunt se retrouve alors dans la destination de l'âme. Seules les âmes pures peuvent avoir accès à une vie post-mortem paisible. Les âmes tourmentées errent dans le Shéol, sans but.

Dans la religion chrétienne, on observe une évolution des représentations de la mort : si elle est d'abord vue comme un passage optimise vers une vie meilleure, les mœurs évoluent et la peur est un sentiment qui envahit peu à peu les pensées des hommes concernant la mort. En effet, à partir du V^{e} siècle, la mort est perçue comme terrorisante et cruelle. Leur dieu passe d'un dieu miséricordieux à un dieu vengeur. Ce sentiment de peur inspire également des changements dans le comportement des fidèles : ils tentent de s'assurer une vie post-mortem paisible à l'aide de différentes pratiques (les indulgences notamment). Le sort des âmes se résument en deux parties : les âmes pures résideront auprès de Dieu dans un paradis céleste tandis que les âmes tourmentées sont condamnées à errer dans le purgatoire.

Dans la religion musulmane, le principe du fatalisme se dégage : la prédestination divine domine et Allah est le seul à décider du sort des défunts après leur mort. Cette croyance en la prédestination divine retire le libre-arbitre à l'homme et le prive même de sa liberté puisque dès sa naissance, son destin post-mortem est tracé. Pour remédier à cette vision pessimiste, on pense qu'Allah a la possibilité d'agir sur ce destin et de le changer. Il peut en effet décider d'épargner une âme et de l'envoyer au Paradis plutôt qu'en Enfer. Cette action d'Allah répond sans doute aux besoins des croyants de donner un sens à la Loi et aux cinq piliers de l'Islam : en effet, si le destin des croyants est tracé sans prendre en compte la vie terrestre alors la Loi n'a plus de légitimité. Des auteurs ont alors établi un lien entre Allah et la Loi en montrant que la prédestination divine ne rejetait pas totalement un jugement établi d'après la vie terrestre et en accord avec le respect de la Loi et des cinq piliers. En ce qui concerne la géographie de l'au-delà, l'islam n'a pas une vision différente du christianisme et judaïsme. La dualité céleste-souterrain perdure et les âmes sont séparées selon leur pureté.

La mort n'est jamais un sujet dont il est facile de parler. Encore aujourd'hui, dans les trois principales religions actuelles, la mort est un sujet délicat qu'il convient d'aborder avec précaution.

Partie 2 . Enseigner la mort à l'école primaire : comment aborder ce sujet tabou avec les enfants ?

Introduction

Traditionnellement, on n'associe pas le concept de mort et d'au-delà avec l'école. Ces deux sujets semblent être aux antipodes l'un de l'autre. Cependant, dans certaines situations, il arrive que ces deux sujets se rencontrent et les acteurs de cette rencontre sont souvent désemparés. En effet, depuis 1905 et la séparation de l'Eglise et de l'Etat, l'école ne dépend plus de la religion (chrétienne en France). Depuis 1881 et les lois de Jules Ferry, l'école se proclame laïque et républicaine. Ces changements dans l'éducation française ont rendu certains sujets difficiles à aborder dans les classes. En effet, par respect pour les principes de laïcité et de tolérance, aborder la mort - sujet fortement lié à la religion comme nous venons de le démontrer - est plus que délicat. Aussi, les enseignant se retrouvent souvent sans ressources et démunis lorsque ce sujet vient à être abordé en classe.

Ce travail de recherche n'a pas vocation à résoudre tous les problèmes liés aux sujets tabous à l'école. Il tente simplement de faire un état des lieux de ce qui est fait ou non au sein des écoles publiques de France pour rendre ce sujet un peu plus accessible pour les élèves. Car en effet, lorsque les élèves sont en contact (direct ou indirect) avec le concept de mort ou d'au-delà, après un sentiment général de malaise, ces derniers ressentent généralement de la peur. L'école doit alors s'employer à rendre ce sujet plus disponible pour les élèves en leur proposant des analyses et des réflexions qui s'appuient sur les sources historiques dont nous disposons. L'école étant un lieu dans lequel les professeurs font leur possible pour préparer les élèves à leur future vie adulte mais aussi pour les élever mentalement afin qu'ils deviennent des citoyens responsables et des êtres

réfléchis capables de penser par eux-mêmes et de prendre des décisions justes, le sujet de la mort ne dois pas être laissé de côté.

Ce sujet, bien que délicat et douloureux, fait partie des connaissances primordiales qu'un élève doit acquérir au cours de sa scolarité. Ainsi, dans un soucis d'analyse du traitement de ce sujet dans l'école actuelle, les programmes scolaires seront étudiés avant de nous pencher sur le rôle du professeur dans l'étude de la mort et des religions à l'école. Puis une expérience sur une classe de CE1 d'une école de campagne sera menée ainsi que son analyse. Cette expérience a pour but d'observer la comportement et la réaction des élèves face à l'évocation de la mort en classe à travers la lecture d'un album de jeunesse.

I. La mort dans les programmes scolaires

Les programmes scolaires correspondent au socle des apprentissages à l'école primaire. Tous les enseignants doivent s'y référer et bien qu'une certaine liberté pédagogique leur est octroyée, ils doivent le respecter. Ces programmes scolaires sont riches et donnent des pistes d'apprentissage pour les enseignants, selon le niveau de classe. La scolarité à l'école maternelle et primaire étant découpée en trois cycles, on compte autant de programmes.
Ces programmes étant des guides pour les enseignants, on y trouve l'ensemble des thèmes à aborder avec les élèves selon leur âge et leur classe. Ainsi, il convient ici de se pencher sur ces programmes et de les analyser afin de comprendre dans quelle mesure le sujet de la mort et de l'au-delà y est évoqué.

A- La mort du point de vue scientifique

Les matières scientifiques sont les premières à aborder le sujet de la mort à l'école primaire. Avant d'être une question de croyances et de religions, la mort est avant tout un phénomène naturel et inévitable. La science est une matière qui est abordée dès le cycle 1, à l'école maternelle, dans le but d'ouvrir les élèves au monde qui les entoure. Dans les programmes du cycle 1, le point n°5 *Explorer le monde* est celui qui comporte une évocation de la mort. L'enseignant de cycle 1 doit évoquer avec ses élèves le cycle de la vie, le fonctionnement du vivant. Le cycle de la vie va de la naissance à la mort et c'est donc par ce biais que l'enseignant peut évoquer la mort avec ses élèves. En effet, les programmes officiels sont très clairs : les élèves, dès leur plus jeune âge, doivent être

confrontés à la fin de la vie afin de comprendre le caractère éphémère de cette dernière. Certains spécialistes conseillent aux enseignants d'adopter un animal à la durée de vie courte dans la classe afin que tôt ou tard les élèves soient confrontés à sa disparition et engagent ainsi des questionnements sur la mort. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, le cycle 1 est le seul cycle dans lequel il est préconisé d'aborder cette question avec les élèves. En effet, comme nous le verrons plus tard, dans les autres cycles, la question n'est pas abordée frontalement. Le fait que les programmes conseillent directement aux enseignants d'aborder la mort avec les élèves de cycle 1 est une bonne chose : cela leur permet de mettre des mots sur ce phénomène dès le plus jeune âge pour ainsi éviter toute mise en place progressive d'un tabou. Les élèves étant très jeunes, ils n'ont généralement pas de mal à parler de sujets difficiles en classe, il faut donc profiter de cela pour leur apprendre à réfléchir sur ce qui se passe autour d'eux. Le programme scientifique du cycle 1 aborde donc une évocation directe de la mort avec les élèves.

Lorsqu'on regarde les programmes du cycle 2, on s'aperçoit que ce sujet n'est plus évoqué tel quel. En effet, le programme de science appelé *Questionner le monde* prévoit d'aborder le monde du vivant en étudiant ses caractéristiques : comment reconnaître ce qui est vivant ? Ici, en creusant un peu dans les programmes et en interprétant les attendus de fin de cycle, on peut trouver un angle d'approche pour évoquer la mort du point de vue scientifique. En effet, en qualifiant le monde du vivant, on qualifie également par opposition le monde du non-vivant, c'est à dire ce qui est mort. Si les élèves ont ici la possibilité de se questionner sur ce qui n'est pas vivant (ce qui est mort), les programmes ont tendance à se focaliser sur la partie végétale du monde vivant et non sur la partie humaine. Cela pourrait être un frein au développement des réflexions sur la mort de l'homme. Le professeur doit donc également penser à développer ce point bien qu'il ne soit pas mentionné directement dans les programmes.

Le cycle 3, à cheval entre l'école élémentaire et le collège, prépare les élèves à devenir des citoyens respectueux et responsables, capables de penser par eux-mêmes. Le programme de *Sciences et Technologies* du cycle 3 comporte un thème intitulé « Le vivant, sa diversité et les fonctions qui le caractérisent ». C'est à travers ce thème que la notion de mort peut être abordée en continuité avec le cycle 2. L'étude du monde des êtres vivants est plus poussée et prend cette fois clairement en compte l'être humain. On aborde donc le cycle de la vie de la naissance à la mort et on présente celle-ci comme un phénomène naturel et inévitable. Les élèves sont invités à comprendre que la mort n'est

pas seulement un phénomène triste ou tragique mais aussi et surtout un phénomène naturel et qui a lieu chez toutes les espèces vivantes qu'elles soient végétales ou animales. Encore une fois, la mort est évoquée en réponse à la vie, c'est à dire qu'on présente la mort comme une négation de la vie : est vivant tout ce qui se nourrit et grandit et donc par opposition, tout ce qui ne se nourrit pas et ne grandit pas est mort. Encore une fois, les programmes sont prudents sur ce sujet car ils conseillent plutôt d'employer l'expression « non-vivant » plutôt que « mort ». Le mot « mort » n'est que très peu présent dans les programmes officiels, c'est un mot tabou qui, selon les spécialistes, n'a pas sa place à l'école. Cette omerta concernant la mort dans l'univers scolaire résulte du fait que notre société occidentale se focalise uniquement sur le progrès et la consommation : ce qui bouge et ce qui évolue. On ne laisse que peu de place pour l'inertie (je pense que, par définition, la mort est la plus grande inertie possible). Toutes les sociétés ne fonctionnement pas de la même manière et pour certaines d'entre elles, la mort est au cœur de la vie, elle est évoquée quasiment quotidiennement et les enfants y sont familiarisés très tôt ce qui les empêche de développer un sentiment de malaise. Les matières scientifiques s'attardent très peu sur la mort, étant évoquée souvent par des sous-entendus. Il revient donc au professeur d'en parler afin d'être complet dans ses propos. On ne peut pas enseigner le cycle de la vie et le monde du vivant aux élèves sans passer par une explication concernant la mort.

B- La mort du point de vue des croyances

L'éducation morale et civique est la seule base pour évoquer la mort du point de vue des croyances avec les élèves. C'est une matière qui commence à être enseignée au cycle 2 mais qui est sous-jacente à tous les enseignements de cycle 1. En effet cette matière à pour vocation à apprendre aux élèves comment évoluer au sein d'un groupe, d'une société et à se développer comme individu singulier et capable de penser. Le but de cet enseignement est avant tout d'apprendre aux élèves à réfléchir et de leur donner une culture suffisamment large pour qu'ils deviennent des êtres responsables. Au cycle 1, il n'est pas question d'aborder la mort dans le cadre des croyances : l'évocation de ce sujet de cantonne à la science (selon les programmes). On peut toutefois engager quelques discussions avec les élèves lorsque le sujet vient à toucher la classe (perte d'un proche d'un élève, mort de la mascotte etc.). Au cycle 2, l'évocation de la mort entre dans la notion de tolérance et de respect des croyances d'autrui. La laïcité qui règne dans l'école doit aussi être expliquée aux élèves à travers le respect des croyances de tous. En

effet, il faut que l'enseignant prenne le temps d'évoquer avec ses élèves le sens même du mot laïcité : laïcité ne veut pas dire absence de croyances mais respect de toutes les croyances. La laïcité est donc le point le plus fondamental pour évoquer la mort à l'école, on doit absolument s'appuyer sur ce concept pour exposer des faits et non des croyances. En effet, parler des religions à l'école peut être perçu comme une entorse au concept de la laïcité mais il n'en est rien. Le professeur doit se comporter comme un vecteur de savoirs et de faits historiques et politiques qui sont vrais et qui se sont réellement passés en occultant la dimension croyance. Les croyances et l'apologie des religions n'ont pas leur place à l'école mais il ne faut pas pour autant en oublier la culture et l'apprentissage de l'altérité. C'est par cet angle de réflexion que les programmes d'éducation morale et civique de cycle 2 doivent être abordés. Le point 1 du programme d'éducation morale et civique de cycle 2 propose de « *Respecter autrui (...) respecter (l)a liberté, respecter (l)es convictions philosophiques et religieuses (des autres)* ». On comprend alors que les croyances religieuses sont au cœur des réflexions concernant l'altérité et la laïcité au cycle 2. La mort n'est pas évoquée telle quelle comme un sujet d'apprentissage mais elle fait partie des domaines sur lesquels les différentes religions ne s'accordent pas et se prête donc à des discussions et des réflexions riches entre les élèves.

Au cycle 3, tout le travail sur la laïcité et sa signification est repris, le point 1 du programme prévoit les mêmes développements qu'au cycle 2 en allant un peu plus loin dans les discussions et en poussant les élèves à exprimer leur point de vue en se détachant du point de vue des autres. Le thème central du programme d'éducation morale et civique au cycle 3 est le respect d'autrui. On s'emploie à apprendre aux élèves à respecter leurs pairs et à prendre en compte la singularité de chacun dans le groupe. On apprend à comprendre le ressenti de l'autre pour pouvoir adopter une attitude respectueuse et compréhensive à son égard. Encore une fois, la mort n'est pas un sujet proposé par les programmes mais il peut tout à fait être intégré dans l'apprentissage de l'expression de ses opinions. C'est un sujet au cœur des débats qui permet aux élèves de confronter leurs idées et leurs croyances sans enfreindre le cadre laïc de l'école et en prenant en compte à la fois la diversité et les croyances de chacun. La mort fait partie d'un ensemble de sujets brûlants qu'il convient d'aborder avec prudence mais sans appréhensions puisqu'il est du devoir du professeur d'apprendre à ses élèves à réagir de manière responsable face à n'importe quel sujet. L'école est un lieu d'ouverture d'esprit : les élèves se développent et grandissent dans un lieu où on leur apprends à réfléchir et à

penser par eux-mêmes. C'est pour cela qu'il est important d'aborder dès l'école primaire des sujets aussi sensibles que la mort et l'au-delà afin qu'ils ne deviennent pas des sujets tabous pour les jeunes. En pratiquant la discussion et le débat, les élèves (qui sont de futurs citoyens) apprennent à régler leurs différends dans la parole et non dans la violence mais aussi a accepter la divergence des points de vue et des croyances.

C- La mort du point de vue historique

Après avoir été abordé du point de vue de la science et du point de vue de l'éducation morale et civique, le sujet de la mort et de l'au-delà peut être abordé du point de vue historique. En effet, l'histoire est une matière pédagogique dans laquelle la mort est omniprésente. Cependant, l'histoire n'est étudiée qu'à partir du cycle 3 dans les écoles. En effet, au cycle 1 et 2, l'étude de l'histoire est remplacée par une étude du repérage dans le temps. On apprend aux élèves à comprendre comment se déroule le temps et à comprendre que d'autres ont existé avant nous. Au cycle 2, la notion de mort au sens historique est quelque peu abordé dans les classes de CE2 puisqu'il est question de présenter aux élèves les différentes périodes historiques (Préhistoire, Antiquité, Moyen Âge, Temps modernes). À travers l'étude des périodes et de leurs caractéristiques, les élèves apprennent que des civilisations ont existé dans le passé mais n'existent plus. Vient alors la question de leur disparition : les élèves se posent des questions sur les circonstances de leur mort. Bien que cela soit difficile à expliquer à des élèves de cycle 2, le professeur peut toutefois aborder les grands traits de l'évolution et de la disparition de certains peuples. Ainsi, la mort peut être évoqué de façon très brève en histoire au cycle 2.

Ce n'est qu'à partir du cycle 3 que ce sujet peut être complètement étudié. La mort, si on l'étudie du point de vue historique, ne prend pas en compte les croyances : on expose des faits historiques, on ne parle pas (encore) de la sphère religieuse. Cette étude des contextes religieux et sociaux des faits historiques est réservée aux études supérieures et ce ne sont donc pas des sujets qui sont étudiés dans la scolarité obligatoire (jusqu'au lycée). Mais la mort comme fait historique est omniprésente dans les programmes du cycle 3 : le professeur doit étudier avec ses élèves les civilisations antiques telles que les Gaulois, les Celtes, les Romains ou encore les Grecs en abordant leurs mœurs, leurs développement leurs caractéristiques mais aussi leur disparition

puisqu'aucune de ces civilisation antique n'existe encore aujourd'hui (bien que nous en ayons gardé des traces). L'évocation de la succession monarchique des rois de France est aussi un sujet qui a un lien étroit avec les mort : les élèves apprennent qui étaient les rois de France mais aussi comment ils ont vécus et comment ils sont morts. On apprend également les rites funéraires royaux qui constituent une ouverture possible sur le paysage religieux et social de l'époque (les rites donnent des indications sur la façon dont la mort était perçue auparavant). L'étude de la Révolution Française et de la mort du roi de France permet de montrer que la mort faisait partie de la vie quotidienne des hommes du XVIII^{e} siècle : les exécutions n'étaient pas rares ce qui peut être difficile à concevoir pour des élèves de cycle 3. Enfin, l'évocation des deux guerres mondiales qui ont toutes les deux fait des millions de morts est sans doute l'ouverture la plus directe pour évoquer la mort. En effet, si l'étude des guerres mondiales reste superficielle au cycle 3 (elle sera approfondie au cycle 4 au collège), les élèves sont confrontés à des morts massives et dans des circonstances difficiles voire cruelles. Ainsi, il est opportun de relier l'évocation des guerres mondiales au programme d'éducation civique et morale afin d'inviter les élèves à s'exprimer sur ce sujet et à mettre des mots sur leur ressenti. Ce programme d'histoire de cycle 3 ne peut donc pas faire l'impasse sur le sujet de la mort : dans tous les thèmes prévus, elle y a une place important.

Que ce soit en sciences, en éducation morale et civique ou en histoire, la mort est un sujet présent dans les programmes scolaires. Elle est certes parfois évoquée de façon discrète mais on ne peut faire l'impasse sur elle dans les classes, avec les élèves. Cette présence dans les instructions officiels de l'éducation nationale montre que malgré le caractère tabou de la mort dans la société, on cherche à préparer les élèves à en parler et à la comprendre. La mort est un sujet qui est accompagné de croyances parfois religieuses qu'il est bon d'expliquer. Si le rôle de l'école est de transmettre aux élèves la valeur de la laïcité, elle ne doit pas pour autant créer des silences autour de sujets aussi sensibles que la mort et l'au-delà. Les professeurs ont donc pour mission d'apprendre à leurs élèves comment réfléchir et comment se comporter face à ce genre de sujet.

II. Le rôle du professeur dans l'étude de la mort dans les religions

Lorsqu'il enseigne, le professeur s'engage personnellement dans ses propos. En effet, la responsabilité des paroles qu'il prononce ne repose que sur lui. La liberté

pédagogique qui lui est permise a aussi pour conséquence de l'exposer directement en cas de problèmes. Lorsque des sujets aussi sensibles que la mort et l'au-delà sont évoqués dans les classes, les professeurs sont en première ligne et doivent assumer leurs paroles et leurs choix pédagogiques auprès de différents acteurs comme les parents ou les collègues.

A- Le professeur : une personne laïque et impartiale

Le rôle du professeur est multiple dans sa classe : il est source de savoir, vecteur d'apprentissages, gardien de la discipline et confident pour les élèves. Ces différentes fonctions qui sont propres au professeur des écoles (par rapport aux professeurs du secondaires) font la richesse de sa position mais aussi sa faiblesse. En effet, le professeur des écoles doit maîtriser toutes les facettes du métier d'enseignant et les exercer dans sa classe quotidiennement. Le professeur n'a pas pour vocation de montrer aux élèves ce qui est bien ou mal, de leur dicter ce en quoi il faut croire ou non. Le professeur établit des faits, des vérités établies et prouvées. Il aide les élèves à se construire en tant qu'individus capables de réfléchir et de considérer les faits avant d'émettre un jugement. La laïcité est un des piliers fondamental de l'école républicaine du XXIe siècle en France : le professeur représente et incarne cette laïcité auprès des élèves. Cette responsabilité fait qu'il ne peut pas dire ou faire ce qu'il veut. Il a un devoir de neutralité extrême envers ses élèves et leurs parents. Ce devoir est d'autant plus important que le professeur doit prendre en considération la diversité des élèves, des cultures et des opinions et agir de façon à ne blesser personne. Pour cela, il doit mettre en retrait ses convictions personnelles (essentiellement religieuses et politiques) et s'appuyer sur la vérité pour enseigner. Cependant, endosser un rôle purement impartial et neutre se révèle difficile et périlleux lorsqu'on s'intéresse à des sujets aussi brûlants que la mort et l'au-delà. Le professeur doit donc s'employer à trouver l'angle d'approche le plus factuel et historique possible pour aborder la mort avec ses élèves. Évoquer le fait religieux en France de façon historique peut lui permettre de basculer dans une réflexion plus poussée de la mort.

Le professeur doit se voir lui-même comme un guide pour ses élèves, uni référent vers qui ils peuvent se tourner et à qui ils peuvent poser toutes les questions qu'ils souhaitent. La justification la plus solide à l'évocation de la mort et de la religion en classe est historique : l'histoire de France est profondément marquée par la religion catholique

puisque celle-ci était religion d'état jusqu'au début du XVIIIe siècle. Ainsi, le professeur qui enseigne l'histoire à ses élèves ne peut passer sous silence tout le pan religieux de l'histoire de France. Il aborde la religion de façon factuelle et donne à ses élèves les clés pour comprendre la société française d'aujourd'hui, avec ses héritages catholiques. Mais malgré cet angle d'approche purement historique et factuel, le professeur éprouve très souvent des réticences à entrer dans des réflexions plus profondes autour de sujets tels que la mort et l'au-delà. Que ce soit à l'école, au collège ou au lycée, le professeur incarne les valeurs de la république face à ses élèves et la responsabilité est parfois trop intimidante pour s'aventurer sur ces sujets-là.

B- Les risques d'aborder la mort et la religion en classe

La question que les professeurs se posent avant d'aborder un sujet avec leurs élèves est : vais-je prendre des risques en leur parlant de ça ? Est ce que je me mets en danger ? Ces questions sont de plus en plus présentes dans les esprits des professeurs au fur et à mesure que les réticences des élèves et des parents grandissent à l'égard de certains sujets. En effet, dernièrement, certaines tensions se sont accrues dans l'univers scolaire notamment autour de l'évocation de la religion musulmane dans les classes. Ce n'est certes pas la seule source de tensions mais l'évocation du prophète, de ses paroles et de ses représentations cristallise bien des tensions. Pour illustrer ce propos, il est bon de s'intéresser à l'assassinat du professeur d'histoire Mr Paty survenu le 16 octobre 2020 dans une commune des Yvelines. Ce professeur, âgé d'une quarantaine d'année fut assassiné par un homme de 18 ans d'origine tchétchène. L'origine de ce massacre, un cours d'enseignement moral et civique du professeur qui portait sur la liberté d'expression à travers l'étude du journal satirique Charlie Hebdo et ses caricatures du prophète Mahomet. Ce cours a suscité la colère d'un parent d'élève musulman qui a utilisé les réseaux sociaux pour partager son désaccord. Les tensions se sont accrues et ont abouties au résultats que nous connaissons : le professeur perd la vie pour avoir exercé son métier. Cet événement tragique et extrême témoigne de la pression qui existe autour des sujets religieux. Pour avoir voulu enseigner à ses élèves la liberté d'expression un des piliers de notre religion, ce professeur a perdu la vie. Tous les professeurs du pays ont été profondément touchés et choqués par la tournure tragique que les évènements ont pris. Mais le plus dur est de savoir comment réagir : les professeurs doivent-ils continuer à exercer leurs métiers de façon libre sans se soucier de la réaction des élèves

et de leurs parents ou doivent-ils s'auto-censurer pour se protéger ? Cette question préoccupe de plus en plus les professeurs de tous les niveaux. Le professeur, comme nous l'avons déjà exposé, a une liberté pédagogique qui lui permet de construire ses séances de façon libre et en abordant les points du programme de façon relativement libre également. Mais les sujets comme la mort et la religions sont de moins en moins abordés par les professeurs qui réagissent à la montée de l'expression du mécontentement des parents d'élèves. À l'école primaire, les conflits sont moins nombreux que dans le secondaire mais ils existent et peuvent parfois être importants. Ainsi, les professeurs font une sélection des thèmes et laissent de côté ceux qui leur attireront certainement des ennuis. Le sujet de la mort est-il indispensable ? A mon sens, il est important que les tensions soient désamorcées dès l'école primaire afin d'éviter la création de tabous et de non-dits. La mort entre donc dans les sujets dont il faut discuter avec les élèves pour leur permettre de s'exprimer. La mort est un sujet qui touche la sphère privée et donc l'intimité des familles, il faut donc en discuter avec elles en amont afin de comprendre leurs réticences et leurs inquiétudes. L'éducation ne s'arrête pas aux portes de l'école, les familles y jouent un rôle très important, il ne faut donc pas rompre toute discussion avec elles. Le professeur a également un devoir de lien avec les familles : il doit agir de concert avec elles afin de préparer au mieux les élèves à devenir de futurs citoyens.

L'enseignement du fait religieux dans les écoles laïques est discuté et débattu en France mais il peut répondre à deux besoins : un besoin culturel (la religion catholique fait partie de l'histoire de France et de son héritage) et un besoin moral et existentiel (comprendre comment fonctionnent les religions c'est comprendre comment pensent ses camarades). Ainsi, malgré le doute qui plane au dessus des professeurs et la peur qui réside en eux, il est primordial de continuer à aborder les sujets brûlants dès le plus jeune âge afin de pallier les réactions violentes identitaires et extrémistes.

C- La mort, un fait indissociable de la religion ?

Comme nous l'avons expliqué tout au long de notre propos, la mort est avant tout un phénomène naturel : l'homme est un organisme vivant et une fois qu'il a épuisé toute son énergie il meurt au même titre que tous les autres êtres vivants sur la Terre. À première vue, la mort apparaît donc comme un phénomène tout à fait banal sur lequel on pourrait ne pas s'arrêter. Mais la mort comporte de nombreuses inconnues qui ont fait

que l'homme a cherché à leur trouver des explications. En effet l'homme a pour habitude de contrôler ce qui lui arrive, les deux seuls choses qu'il ne contrôle pas sont sa naissance et sa mort. Pour toutes les autres dimensions de sa vie, l'homme contrôle tout : on choisit ses études, son métier, sa famille, ses amis, son mode de vie, sa façon de penser etc. Mais on ne peut pas choisir la façon ni le moment auquel on va mourir (sauf en cas de suicide. Pour certains philosophes, le suicide est une façon pour certaines hommes d'aller jusqu'à contrôler leur mort). Cette précarité de l'homme face à la mort le rend désireux de prendre le contrôle de ce qui succède à la mort. Ainsi, de nombreuses spéculations sur l'au-delà sont nées grâce à cette volonté de contrôler les moindres détails de sa vie. C'est dans ce contexte que les religions interviennent : elles tentent d'expliquer le phénomène naturel qu'est la mort en introduisant des phénomènes imaginaires sur l'au-delà. Elles adoptent alors des visions plus ou moins réjouissantes en ce qui concerne l'au-delà afin de rassurer ou au contraire de faire peur aux hommes. En effet, les religions sont nées d'un besoin de combler un vide de connaissance, elles expliquent ce qui ne peut être expliqué par des faites scientifiques et vérifiés. La religion a donc répondu à un besoin fondamental de l'homme de contrôler sa vie post-mortem et de trouver des explications à ce qu'il ne pouvait pas comprendre. Depuis l'Antiquité et les religion polythéiste des Grecs, la mort est au coeur des préoccupations religieuses. Les hommes se sont donc reposés sur la religion pour contrôler ce qui ne pouvait pas l'être. Ainsi, toutes les croyances autour de la mort et de l'au-delà, aussi nombreuses soient-elles, découlent de la religion et ont évoluées grâce à elle (en harmonie ou en contradiction). Ce lien étroit entre la perception de la mort et la religion peut expliquer pourquoi il est si difficile d'aborder le sujet de la mort dans un lieu laïc tel que l'école de nos jours. Bien que le lien entre la religion et la mort ait été rompu lors de la Révolution Française (on a alors affirmé que la religion n'avait plus officiellement d'emprise sur la façon de penser des individus), il existe encore de manière officieuse dans l'esprit de certaines personnes. La rupture entre la religion et la façon de penser des Français est récente, il est donc complexe de s'en détacher complètement, encore aujourd'hui. Cela peut expliquer pourquoi l'évocation de la mort est systématiquement associée à la religion dans l'esprit de certaines parents d'élèves et donc pourquoi il est si difficile d'aborder librement ce sujet dans les écoles.

III. La vision de la mort par des élèves de CE1

La mort, comme nous l'avons vu dans les parties précédentes, est un sujet très délicat et difficile à aborder à l'école. Mais au delà de l'aspect théorique de l'étude de la mort à l'école primaire, il faut aborder la réalité de la classe, des élèves et de l'évocation de ce sujet. Pour cela, un projet à été mené dans une classe de CE1 d'une école de campagne située dans la Haut-Doubs. Pour présenter cette école il est bon d'évoquer son contexte plutôt favorable : c'est une école publique, de taille moyenne comportant sept classes toutes à niveau unique. Les élèves étudient donc dans un environnement paisible et sont entourés par des camarades de leur âge et un professeur à l'écoute. Le milieu social des élèves est également plutôt favorable : si la mixité sociale règne dans cette école publique de campagne, les élèves sont plutôt issus de famille de classes moyennes voire de familles aisées. C'est dans ce contexte que j'ai mené la séquence sur la mort et l'au-delà avec mes élèves de CE1.

A- Projet pédagogique proposé

Le projet a été pensé pour correspondre à des élèves d'environ sept ans, pour leur permettre de s'exprimer et des réfléchir sur le sujet de la mort et de l'au-delà sans pour autant leur présenter le sujet de façon brutale. Pour aborder un sujet comme la mort, j'ai choisi de présenter aux élèves un album de jeunesse intitulé *Au Revoir Blaireau* de Susan Varley (Gallimard jeunesse, 1984), car il était important à mes yeux de pouvoir donner de la matière pour réfléchir aux élèves. Des enfants de sept ans ont, à mon sens, besoin d'être guidés dans leurs réflexions pour que celles-ci soient riches et développées. Ainsi, cet ouvrage traitant de la mort d'un animal au sein d'une ‘'société" d'animaux personnalisés pourrait leur permettre d'entrer dans le vif su sujet sans avoir les à priori du monde extérieur. Il s'agissait pour moi de créer une sorte de bulle de réflexion autour de ma classe afin que les élèves se sentent libérés d'évoquer leurs sentiments sans craindre les jugements et sans avoir à se conformer à la façon de penser de leurs parents. En effet, ces derniers ont (volontairement ou non) une large influence sur les réflexions de leurs enfants dans une multitude de sujets. Les enfants veulent ressembler à leurs parents et, pour cela, calquent leur réflexions sur celles de leurs aînés.

La séquence proposée se déroule donc en quatre temps : une présentation suivie d'une lecture de la moitié de l'ouvrage, la lecture de la seconde moitié de l'ouvrage, un temps de réflexion et de débats autour de l'histoire et de la perception de la mort et, pour

finir, un temps d'art pendant lequel les enfants devaient représenter (par le dessin) leur visions de l'au-delà. J'ai choisi d'introduire de l'art dans la dernière phase de la séquence pour aider les enfants à se détacher un peu de la difficulté à trouver des mots pour décrire ce que l'on ressent. En effet, pour des enfants de sept ans, il n'est pas toujours aisé de trouver le bons mots pour décrire son ressenti ou ses émotions, le dessin permet donc de pallier ce manque de vocabulaire et donne aux enfants une totale liberté sur la perception de l'au-delà.

L'objectif principal de cette séquence était de pousser les enfants à réfléchir par eux-mêmes et à se poser des questions sur un sujet qui peut être parfois ‘'fixe" dans leurs têtes. En effet, lorsqu'on parle de mort à un enfant de sept ans, pour lui cela représente quelque chose de figé sur lequel on ne peut pas discuter. Plusieurs de mes élèves, au début de la séquence m'ont dit la phrase suivante : « *quand on meurt, c'est fini, c'est comme ça, on n'a pas le choix* ». Cette phrase est à la fois vraie et fausse si on considère toutes les croyances autour du monde concernant la mort. Mais cette phrase permet de comprendre que pour un enfant de sept ans, la mort est un phénomène dont on parle peu et qui arrive presque comme un sentence de fin. Il fallait alors que j'arrive à déconstruire la vision figée de la mort qu'avaient mes élèves afin de les ouvrir à la discussion. La lecture de l'ouvrage m'ai aidée pour ce point. La lecture de l'album a été coupée en deux de façon à éveiller la curiosité des élèves et à susciter le débat. En effet, le début de l'album décrit la vie de Blaireau, entouré de ses amis : Blaireau est présenté comme âgé, fatigué n'ayant pas peur de la mort (le mot est annoncé dès la première page). Blaireau sait qu'il est bientôt temps pour lui de mourir et il n'est pas triste de cela, il est plutôt inquiet de la réaction de ses amis et voudrait à tout prix leur éviter d'être tristes. C'est là que réside toute la richesse de cet album : le personnage principal n'a absolument pas peur de la mort qu'il considère comme un passage obligé, comme une étape après une vie sur Terre bien remplie. L'auteure utilise des métaphores claires pour évoquer la mort (passage dans un autre monde, entrée dans un tunnel sans fin etc.) ce qui permet aux élèves de se représenter ce que peut être la mort de façon simple et imagée. L'histoire continue avec l'écriture, par Blaireau, d'une lettre à destination de ses amis. Cette lettre a pour but de rassurer les amis et de leur montrer que Blaireau n'est pas triste de mourir. Puis vient le moment où Blaireau meurt et encore une fois l'auteure utilise des métaphores simples pour expliquer ce moment aux enfants : le personnage plonge dans un profond sommeil et toutes les douleurs de son vieux corps disparaissent. L'auteure clarifie tout de même la situation en écrivant mot pour mot que Blaireau est mort. S'en suit une longue discussion avec les élèves sur les réactions éventuelles des

amis de Blaireau et sur la fin de l'histoire. Puis j'ai lu la fin de l'histoire aux enfants qui ont ensuite comparé leurs hypothèses à la fin réelle. Une fois l'album entièrement connu des élèves, nous avons organisé un débat sur la mort et la fin de la vie en partant du livre comme base. Enfin, les élèves ont pu dessiner leur vision de l'au-delà.

Ce projet a été réfléchi en amont avec l'aide de mes collègues professeurs des écoles afin qu'il puisse être riche pour les élèves tout en restant respectueux de la laïcité et des valeurs de chacun. Pour cela, les parents ont été prévenus avant la séquence et ils ont eu une occasion de s'exprimer eux-aussi sur ce sujet (avec moi, par mail). Cette entente avec les parents a permis aux élèves et à moi-même d'être tout à fait sereins dans l'évocation de ce sujet sensible. Il me paraissait évident de convier les parents à poursuivre la réflexion dans la sphère privée s'ils le souhaitaient et pour ça, je me devais de les informer sur les réflexions que j'allais mener en classe avec leurs enfants.

B- Analyse de productions d'élèves

Dans cette séquence, le plus gros enjeu pour moi en tant que professeur des écoles était d'inciter les élèves à prendre part aux différents débats proposés. En effet, des élèves de sept ans ont parfois du mal à prendre part à des débats dont le sujet n'est pas à proprement parler scolaire. Parler de la mort en classe, devant ses camarades et devant la maîtresse n'est pas une chose aisée pour les élèves. Afin de leur permettre de pouvoir s'exprimer dans une atmosphère détendue et respectueuse, la classe a du mettre en place des règles strictes : chaque élève est libre de dire ce qu'il veut sans craindre les commentaires des autres. Les autres élèves n'ont pas le droit de donner leur avis sur ce qui vient d'être dit et personne ne peut remettre en cause la parole de l'élève volontaire (pas même l'enseignant). Ce principe est fondamental dans l'organisation de débats autour de la religion et de la mort : l'école est un lieu laïc qui ne doit faire la promotion d'aucune croyance sert d'aucune religions. C'est pour cette raison que le devoir de neutralité du professeur et des autres élèves doit absolument être établi et respecté. Sans cette neutralité (pilier de la laïcité), le sujet de la religion et de la mort ne peut être abordé en classe.

Deux débats ont été proposés à la classe durant la séquence sur la mort. Le premier a lieu à la fin de la lecture de la première partie de l'album : l'enseignante propose aux élèves de réagir à chaud à ce qu'ils viennent d'écouter et d'imaginer ensuite la fin de l'histoire. Pour guider les élèves, une question a été choisie par l'enseignante comme

point de départ du débat. Cette question est la suivante : « *À votre avis, comment vont réagir les amis de Blaireau en apprenant sa mort ?* ». Cette question a été soigneusement formulée par l'enseignante pour permettre aux élèves de partir d'une situation concrète (l'histoire et la mort de Blaireau) pour ensuite dévier progressivement sur leurs propres opinions concernant la mort. En effet, à travers la mort de Blaireau, l'enseignante cherche à recueillir les sentiments des élèves concernant la mort d'un proche : est-ce triste ? Pour qui est-ce triste ? Pourquoi est-ce triste ? La réaction des élèves de CE1 à ces questions ont été diverses. Dans un premier temps, les élèves ont eu du mal à se détacher de l'histoire pour réfléchir par eux-mêmes. Cette réaction est tout à fait normale étant donné l'âge des élèves : ces derniers n'ont pas encore assez de maturité pour évoquer un sujet aussi abstrait que la mort en se détachant de ce qu'on leur dit. Pour eux, l'histoire lue par l'enseignante fait office de vérité et de base, on ne peut pas la contester. Or le but de ce débat était de remettre en cause l'histoire et d'aller plus loin en imaginant la suite (les réaction des amis de Blaireau) et en se mettant à la place de Blaireau et de ses amis. Petit à petit, au fil du débat, certains élèves ont perçu le but de l'exercice et ont essayé de réfléchir à la situation au delà de l'histoire. Ces mêmes élèves ont alors commencé à évoquer leurs familles et leur histoire. Les élèves ont alors discuté, débattu et défendu leurs arguments, entre eux (ce qui est très important. Il faut que l'enseignante se mette en retrait lors de cet exercice pour laisser libre court aux discussions des élèves) et plusieurs point de vue ont alors émergés : « *Quand quelqu'un meurt, ceux qui restent sont tristes car ils ne peuvent plus le voir* » (I. 7 ans), « *Oui, mais quand quelqu'un est malade ou malheureux et qu'il meurt après il est heureux comme Blaireau, donc il ne faut pas être triste* » (E. 6 ans et demi), « *Moi, ma petite sœur est morte à la naissance, je suis hyper triste parce que je ne pourrai jamais jouer au loup avec elle donc je trouve que la mort est quelque chose de triste et je pense que les amis de Blaireau vont être tristes aussi*. » (A. 7 ans), « *Mais non, quand on meurt on n'est pas triste puisqu'on va au ciel vers Dieu.* » (A. 7 ans). Ces quelques citations d'élèves qui ont été relevées pendant le débat montrent la richesse de la réflexion d'élèves de 7 ans. En effet, on perçoit dans la pensée de ces enfants certaines croyances qui découlent d'une éducation plus ou moins religieuse ou de discussions avec les familles. Le petit A. 7 ans qui a évoqué le douloureux souvenir de la perte de sa sœur conçoit la mort comme une punition, quelque chose de tragique et d'inexplicable. Il n'est pas d'accord avec la vision d'E. qui montre que la mort peut parfois être une délivrance. Ces divergences d'opinion découlent souvent d'une expérience de vie différente mais montrent que les élèves sont tout à fait capables de

parler de la mort sans avoir peur et sans a priori. La première phase de débat est donc une réussite puisqu'elle a atteint son but : pousser les élèves à parler de la mort.

La seconde phrase du débat a lieu au terme de la lecture de l'album. Les élèves ont donc découvert les réactions des amis de Blaireau lorsqu'ils ont appris sa mort (ceux-ci sont d'abord très tristes puis, au fil du temps, ils repensent à leur amis en ne gardant que les bons souvenirs. La tristesse disparaît alors peu à peu). L'enseignante laisse d'abord les élèves réagir spontanément à l'histoire sans poser aucune question. Puis elle instaure un nouveau débat en choisissant comme question déclenchante « *Et vous, comment est-ce que vous imaginez la mort et l'au-delà ?* ». Le terme d' « au-delà » est expliqué aux élèves en s'appuyant sur l'histoire (c'est l'endroit où on va après la mort, c'est là où va Blaireau après être passé dans le grand tunnel). L'enseignante rappelle les croyances de Blaireau en terme de mort et d'au-delà afin que les élèves puissent exposer les leurs en miroir mais elle prend garde à ne pas approuver ou désapprouver ces croyances afin de ne pas influencer les élèves dans leurs réflexions. Ici, le débat prend une tournure plutôt philosophique et se détache encore un peu plus de l'histoire. L'enseignante sait que la question de la religion entrera tôt ou tard dans le débat et prévoit alors une courte explication de ce qu'est une religion et une brève présentation factuelle des trois grandes religions monothéistes présentes en France. Aucun aspect purement théologique ne sera abordé mais l'enseignante expliquera simplement qu'il existe trois grandes religions en France (parmi une multitude d'autres) qui s'appellent le christianisme, le judaïsme et l'islam. Ces trois religions croient qu'il existe un dieu quelque part et qu'il faut faire de bonnes actions pour ensuite aller au Paradis après sa mort. L'enseignante d'omettra pas d'évoquer aussi l'athéisme, très présent en France et qui ne doit pas être négligé. Tous les élèves sont alors invités à s'exprimer sur ce sujet. Rapidement, les élèves se prêtent au jeu et prennent part au débat. Voici quelques interventions d'élèves qui ont été recueillies pendant le débat : « *Quand je meurs, je rejoins Dieu, je vais au Paradis mais si j'ai été méchant je ne vais pas au Paradis ... en fait ... je ne sais pas où je vais si j'ai été méchant.* » (S., 7 ans), « *Quand on meurt, on disparaît, c'est fini on ne peut plus rien faire. Mon papy est mort et je ne l'ai plus jamais revu, il a disparu* » (G. 6 ans et demi), « *Moi je crois qu'on meurt quand on est très très vieux et qu'on a plus de force et qu'on est malade.* » (L, 8 ans). « *Moi je ne sais pas ce qui se passe quand on meurt mais mes parents m'ont dit qu'il n'y avait pas Dieu, et qu'on allait nulle part... je ne sais pas mais de toute façon je n'ai pas envie de mourir* » (D, 7 ans). Ces quelques citations montrent que les élèves ont des regards différents sur la mort et

l'au-delà : on peut classer ces réactions et établir des profils d'élèves. En effet, on peut reconnaître les élèves qui ont déjà vécu la mort dans leurs familles et qui en ont parlé avec leurs parents. Ces élèves ont des notions sur la religion et sur les termes qu'on emploie (exemple : le mot « paradis », le mot « dieu »). On peut ensuite reconnaître les élèves qui n'ont jamais vécu la perte d'un être proche et pour qui la mort est un sujet vague et flou. Ces derniers n'ont pas le vocabulaire adéquat pour parler de la mort et la considèrent comme lointaine (un exemple de réflexion : « *Ça ne peur pas m'arriver, je ne suis ni vieille ni malade* », L-M, 7 ans). Ces discussions mettent en relief les différences entre les élèves en ce qui concerne l'action de réflexion, certains ont l'habitude de parler de sujets délicats et n'ont aucune difficulté à développer leurs idées et à mettre des mots sur leurs pensées et d'autres sont complètement démunis face à ce sujet dont ils n'avaient peut-être jamais parlé. Ces différences importantes m'ont frappée dans le comportement des élèves face au sujet : lorsque j'ai annoncé le sujet de la séquence, certains se sont immédiatement mis à pleurer lorsqu'ils ont entendu le mot « mort ». Cette réaction inattendue m'a quelque peu déstabilisée mais elle m'a aussi permis de comprendre que ces enfants-là avaient plus besoin que les autres de suivre cette séquence. Il est normal pour un enfant de sept ans d'associer la mort à la tristesse mais je pense également qu'un enfant devrait pouvoir être capable de parler de tout (la naïveté et l'innocence des enfants leur permet en effet d'aborder des sujets douloureux plus facilement).

En construisant ma séquence, j'avais prévu que certains élèves seraient incapables de s'exprimer oralement sur le sujet (soit à cause de la timidité, soit à cause du poids du jugement des autres). C'est pour cette raison qu'en dernière séance, il était prévu que les élèves dessinent leurs visions de la mort et de l'au-delà. Cette séance fait suite au second débat et permet à chaque élèves de s'exprimer de façon plus personnelle à travers le dessin. Cette idée m'est venue après avoir visionné plusieurs reportages sur des psychologues et des juges pour enfants qui employaient la technique du dessin pour faire parler les enfants. J'ai alors pensé que dans ma situation, cette technique pourrait aussi se révéler utile. J'ai décidé de rapprocher mon propos de l'album lu en classe afin que les élèves puissent plus facilement avoir des idées. En effet, j'ai décidé de demander aux élèves de dessiner l'endroit dans lequel ils pensaient que Blaireau était allé après sa mort. Cela revenait à leur demander de dessiner leur vision de l'au-delà mais en se détachant de leur propre vie. Cette décision a été prise en cours de séquence, en effet, au départ il était prévu que les élèves reprennent la même question

que lors du second débat mais après avoir pris connaissance de la situation personnelle de certains élèves (ayant perdu récemment un proche, ayant été confronté à la mort de façon tragique, ayant perdu un parent) j'ai décidé d'envisager le sujet sous un angle un peu moins théorique et un peu plus pratique. Les élèves ont donc reçu la consigne suivante : « *Dessinez l'endroit dans lequel vous pensez que Blaireau est allé après sa mort*. ». Chaque élève a donc réalisé l'exercice et produit un dessin accompagné ou non d'une phrase (j'ai laissé le choix aux élèves pour la phrase). Sur les vingt-quatre dessins que j'ai reçus, j'ai retrouvé beaucoup de similitudes : certains élèves ont une vision plutôt fantastique de la mort (présence d'arcs-en-ciel, de féérie, de licornes etc.), d'autre une vision qui se rapproche de l'esprit de l'album étudié (évocation de la réincarnation et de la vie de Blaireau dans un nouveau monde) et d'autres une vision imprégnée de la religion (présence de croix, de tombes, de termes tels que « *paradis* », « *Jésus* » etc.). Au regard de toutes les productions et de leur similitudes, j'ai décidé de répartir les productions dans des groupes selon les critères cités ci-dessus. De cette façon, j'ai trié les dessins des élèves et j'ai choisi les dessins les plus représentatifs ci-dessous :

1.

2.

3.

4.

5.

Ces cinq dessins ont des caractéristiques différentes. Tout d'abord on peut voir que dans chaque dessin, les couleurs employées sont plutôt vives et joyeuses : les élèves ont plutôt une vision optimiste de la mort (même les élèves qui étaient plutôt pessimistes dans leurs paroles ont utilisé des couleurs joyeuses pour leurs dessins). Dans trois des cinq dessins, on perçoit une allusion à la religion : dans le cinquième dessin, une tombe est représentée avec une croix, dans le troisième dessin l'élève a représenté Jésus et dans le quatrième dessin, l'élève a représenté le Paradis. Ces trois dessins évoquent plus particulièrement la religion chrétienne puisque tous les signes qui y sont dessinés appartiennent à cette religion. Le premier et le deuxième dessin ne comportent aucun signe de religion mais n'en sont pas pour autant inintéressants. La légende qui accompagne le premier dessin donne un indice sur les croyances de cet élève : il a en effet représenté Blaireau qui redevient jeune, on peut sans doute y voir ici une sorte de croyance en la réincarnation et/ou en la vie après la mort. Il est difficile se choisir entre ces deux idées puisque nous n'avons pas recueilli la pensée de cet élève. Le deuxième dessin est légendé lui aussi, la légende indique : « *Il est arrivé dans un monde magique* ». Ce dessin nous donne certains indices sur la réflexion de cet élève à propos de l'au-delà : il parle de monde magique, représenté par des arcs-en-ciel, une licorne et une fée. On comprend ici que l'élève n'a pas une réflexion très développée sur la mort et l'au-delà et qu'il fait sans doute partie du groupe d'élèves à n'avoir jamais été confrontés à la mort et/ou à n'en avoir jamais parlé avec leurs parents.

L'analyse de ces dessins (qui ont été triés) montre la diversité des croyances des élèves de CE1 en ce qui concerne la mort. Ces derniers se sont prêtés, pendant quelques semaines, à des exercices de réflexion et de débats sur un sujet peu abordé en classe. La richesse des idées proposées par les élèves m'a beaucoup surprise et m'a confortée dans l'idée qu'aucun sujet ne devrait être tu à l'école. En effet, les peurs qui m'habitaient au début de la séquence concernant les réactions des élèves mais aussi de leurs parents se sont dissipées au fil des séances lorsque j'ai compris que les élèves étaient demandeurs de discussions. Ils réclamaient des débats et lorsque ceux-ci étaient clos, ils y revenaient souvent en discussion avec moi pour m'exposer leurs idées.

C- La mort : un sujet tabou pour les enfants ?

Parler de la mort à l'école peut paraître déplacé pour certains adultes. En effet, lorsqu'on imagine les sujets abordés en classe avec les élèves, la mort ne nous vient pas à l'esprit. Cela peut s'expliquer, comme nous l'avons déjà démontré, par les a priori que les adultes ont sur certains sujets tabous. Mais qu'en est-il des enfants ? Ont-ils eux-aussi des appréhensions à évoquer certains sujets ? Certaines enquêtes menées dans des écoles primaires[33] mettent en lumière la difficulté des élèves à aborder des sujets de façon directe. En effet, lorsqu'on demande à des élèves « *Qu'est-ce que la mort pour toi ?* » sans avoir au préalable préparé la conversation, les élèves en question se montrent retissants voire gênés d'aborder un tel sujet. Cette réaction correspond au transfert que font les élèves des émotions de leurs parents : lorsqu'un sujet tel que la mort entre dans la sphère familiale, les enfants observent et reproduisent les réactions de leurs parents. Ainsi, les parents très croyants transmettent aux enfants certaines valeurs religieuses concernant la mort et les parents athées transmettent à leurs enfants des réactions plutôt réalistes et scientifiques. Nous retrouvons dans les réactions des élèves face à la mort ces empreintes de l'éducation que leur donnent leurs parents. Cependant, comme nous l'avons vu dans l'analyse de la séquence menée en classe de CE1, les élèves, lorsqu'ils sont préparés, sont tout à fait aptes à aborder de tels sujets ouvertement. Il s'agit alors de déconstruire les tabous transmis par la société et de leur montrer que chaque sujet, même les plus tragiques, peuvent être des sujets de discussion et de débat.

La société dans laquelle nous évoluons tend de plus en plus à ouvrir des sujets tels que la mort aux enfants. La littérature jeunesse propose des ouvrages traitants de sujets difficiles comme la maladie, le handicap, la mort ou encore le consentement. Cette évolution de la société offre aux professeurs des écoles un large choix d'ouvrages pour aborder ces sujets en classe. Ces ouvrages sont adaptés aux enfants et à leurs capacités de réflexion ce qui leur permet de les comprendre sans mal. La mort peut donc être abordée sous plusieurs angles différents qui en viennent presque à être ludiques parfois pour les enfants (ce qui est plutôt paradoxal). Ces albums permettent de désamorcer au plus tôt le sentiment de malaise et de gêne qui règne autour de la mort. Ils permettent également d'aider les professeurs des écoles dans la tâche complexe qu'est l'évocation de certaines sujets. Car ces derniers se sentent souvent démunis face à la mort et ne

[33] Enquêtes réalisées par Marine Croyere dans le cadre de son article « Parler de la mort à l'école » dans *Études sur la mort*, Revue de la Société de thanatologie, 2014 (n°145).

savent comment réagir. En effet, l'enquête de Marine Croyere s'élargissant aux professeurs des écoles montre la difficulté de ces derniers à inclure des sujets comme la mort dans les apprentissages fondamentaux et pédagogiques et à les inclure dans la vie de classe. Certains préfèrent attendre que l'occasion se présente et que la mort touche de plus ou moins près la classe avant d'aborder le sujet. Ils s'appuient alors sur un cas concret de perte d'un proche ou de décès d'un animal de compagnie pour étudier le phénomène de la mort et offrir à leurs élèves un support de réflexion. Et là encore, tous les professeurs de réagissent pas de la même façon : tandis que certains vont simplement dire quelques mots et expliquer de façon factuelle aux élèves ce qu'est la mort, d'autres vont s'appuyer sur la perte d'un proche pour initier un véritable travail de réflexion et de débat autour de la mort. Tous les professeurs des écoles s'accordent cependant sur le fait que le plus important est de ne pas passer sous silence ce sujet puisque la silence et l'ignorance sont source d'angoisse et de peurs. Les professeurs des écoles ont donc compris que leurs élèves ont besoin de parler de tous les sujets et ont besoin de pouvoir trouver une oreille à laquelle se confier en cas de besoin. Cette réflexion confirme la théorie de départ qui était que les enfants doivent apprendre à réfléchir et doivent être considérés comme aptes à traiter de n'importe quel sujet tant qu'ils en sont demandeurs.

Conclusion générale

La mort est un phénomène auquel tous les êtres humains sont confrontés, sans exception. C'est donc un thème récurrent dans la vie de chacun, qui mérite des discussions et des réflexions. Pourtant, dans notre société, parler de la mort est encore un tabou. En effet, parler de la mort inspire aux hommes un profond malaise qu'il est difficile de surmonter. La mort étant un sujet qui touche à l'intimité des personnes, il n'est pas chose facile d'en parler. Actuellement, le monde est touché par la pandémie de la Covid-19. Depuis le mois de mars 2020, tous les pays (dont la France) sont au cœur de la crise et doivent faire face à une impressionnante vague de mortalité. Depuis l'entrée de cette maladie dans nos vie et dans notre quotidien, la mort est de plus en plus présente dans l'esprit de chacun. En effet, chaque acte de la vie de tout les jours (notamment de la vie sociale, le contact avec les autres) peut entraîner une contamination et potentiellement des complications pouvant entraîner la mort. Les hommes ont donc vu leur relation à la mort évoluer : la période de deuil et d'adieu des personnes décédées s'est vue supprimée et les personnes ayant perdu des proches à cause de cette maladie (ou pour une autre raison d'ailleurs) se sont vus refuser le droit de faire leur deuil de manière religieuse ou laïque dans un souci de protection et de normes sanitaires. Ce changement dans l'appréhension de la mort et de la perte d'un être cher a certes permis de faire reculer quelque peu le malaise qui régnait autour de ce sujet (la parole est plus facile concernant ce sujet étant donné que plus de personnes sont touchées) mais il a rendu les hommes d'autant plus méfiant et en colère par rapport à la mort. Dans ce contexte compliqué, elle est clairement vue comme une double punition : perdre un être cher et ne pas pouvoir lui dire adieu de façon habituelle est une épreuve terriblement difficile. Ce contexte difficile et cette période chaotique renforcent, selon moi, le besoin de chacun de pouvoir partager son point de vue et de pouvoir simplement en parler. En effet, prendre le temps de parler de la mort semble indispensable pour éveiller la réflexion des individus et leur permettre de se faire leur propre opinion sur le sujet mais aussi pour partager sa peine et la rendre un peu plus supportable. C'est pour cette raison que j'ai décidé de consacrer ce travail de recherche à l'étude de la mort et de sa place dans différentes sociétés dont la nôtre.

Dans les religions antiques et particulièrement dans la mythologie grecque, la mort fait partie du quotidien, elle n'est pas tabou. Les philosophes et les penseurs de l'Antiquité grecque décrivent un paysage très détaillé sur l'au-delà et la vie post-mortem.

Les croyances sont multiples en ce qui concerne le sort des défunts et leur séjour dans les Enfers. Le destin des âmes est très précisément décrit dans beaucoup d'œuvres antiques : Hadès et Perséphone, souverains des Enfers, règnent en maîtres sur les défunts. Les compositions géographiques du monde de l'au-delà sont multiples et tous ne s'accordent pas sur la composition exacte de ce lieu dont personne ne ressort. Chacune des croyances répond à un besoin de la société : le besoin d'optimisme est à l'origine de la vision de Pindare (il affirme qu'un jugement a lieu juste après la mort et qu'en découle une réincarnation heureuse ou malheureuse en fonction de la vie terrestre du défunt). Les croyances grecques ont laissé des traces dans les réflexions des trois grandes religions monothéistes présentes en France actuellement : le judaïsme, le christianisme et l'islam.

La vision juive se rapproche fortement de celle d'Homère et Hésiode en considérant que l'homme qui meurt ne laisse rien derrière lui, il disparaît et n'existe plus. Seule son âme perdure et rejoint un lieu qui s'apparente aux Enfers : le Shéol. La vision juive de la mort et de la vie post-mortem évolue également avec la société : lorsque le peuple juif a vécu des temps difficiles au I^{er} siècle ap. J.-C., le judaïsme rabbinique se développe et prône un respect plus profond des écrits sacrés. Les Chrétiens ont adopté une vision différente des Grecs antiques : le pessimisme de ces derniers en ce qui concerne la mort laisse place à une vision optimiste de la fin de la vie. En effet, au départ, les Chrétiens pensaient qu'après leur mort, ils séjourneraient auprès de Dieu dans le jardin d'Eden. Cette vision bienheureuse laisse place, petit à petit, à un sentiment plus sombre : la mort devient, au fil des siècles, un sorte de punition divine que Dieu inflige à ceux qui ont adopté un mauvais comportement sur Terre. Les Chrétiens adoptent la croyance de certains philosophes grecs en la résurrection ainsi que l'idée de jugement au moment de la mort. Ce jugement prend en compte toutes les actions terrestres du défunt et définit le sort de son âme (bienheureuse au cieux ou tourmentée sous terre). Cette dualité entre ciel et monde souterrain provient également des croyances grecques antiques. L'islam étant une religion réconfortante, Allah se pose en souverain juste et législateur. Il est le juge impartial des âmes après la mort. La dualité paradis/enfer existe également dans la religion musulmane et l'idée d'un jugement opéré dans la tombe par les anges Nahir et Monkar permet d'expliquer le tri entre les âmes pures et les âmes sombres. Selon leurs actions terrestres, les âmes ont, comme dans les autres religions, deux destinations différentes : le paradis (au ciel, composé de jardins et proche du trône d'Allah) et l'enfer (sous terre, isolé et entouré d'une muraille épaisse). On retrouve alors dans les grands

principes de ces religions monothéistes beaucoup d'influences émanant de la mythologie grecque.

Les croyances religieuses ont une grande influence sur la perception de la mort dans notre société : la mort est un phénomène dont personne ne peut témoigner, c'est un concept inconnu et flou pour tous les hommes. C'est pour cette raison que la religion a une place prépondérante dans l'imagination de la vie après la mort. Cependant, dans notre société actuelle, la mort est perçue comme un tabou car elle entre en contradiction avec les principes de la société de consommation. En effet, la mort représente une inertie et une certaine inutilité dans un monde en perpétuel mouvement et où le profit et la consommation sont primordiaux. Étant un tabou dans la société, la mort l'est encore plus dans le cadre de l'école. Il est très difficile pour les enseignants d'aborder un sujet tel que la mort avec leurs élèves, étant donné tous les enjeux religieux qui entrent en compte.

Dans les programmes scolaires, la mort est évoquée à plusieurs reprises et dans des contextes différents. La mort est en effet présente dans les programmes de sciences, d'histoire et d'éducation morale et civique et ce, dès le cycle 1. Du point de vue scientifique, la mort est abordée comme une négation de la vie. Les élèves apprennent à caractériser ce qui est vivant en l'opposant à ce qui ne l'est pas (donc à ce qui est mort). Tout ce qui ne se nourrit pas et ne grandit pas est considéré comme mort. De plus, la mort comme événement est décrite comme naturelle et inévitable : tout ce qui vit doit forcément mourir. Le programme d'éducation morale et civique, dès le cycle 1, prévoit d'apprendre aux élèves à évoluer dans un groupe au sein d'une société organisée avec des codes et des lois. Ainsi, les élèves apprennent petit à petit à vivre avec les autres, à écouter et à comprendre leurs points de vue. Le principe fondamental qui régit le programme d'éducation morale et civique à l'école est la laïcité. Cependant, la laïcité prône une neutralité vis à vis des croyances religieuses et politiques mais n'interdit pas l'évocation factuelle de ces dernières. C'est pour cette raison qu'évoquer la mort et les différentes visions de l'au-delà répond à un besoin de compréhension de l'autre et de respect des croyances de tous. Cette démarche répond parfaitement aux concepts de la laïcité. Du point de vue historique, la mort est présente dans tous les thèmes prévus par le programme scolaire. Ce dernier traite des civilisations disparues, de la succession des rois de France et des guerres mondiales (entre autres sujets). La mort est donc présente dans chacun de ces thèmes de façon plus ou moins violente. En effet, en évoquant les deux guerres mondiales qui ont eu lieu au XX^{e} siècle, les enseignants confrontent leurs élèves à une vision plutôt violente de la mort. Le programme d'histoire doit donc être

rattaché au programme d'éducation morale et civique pour permettre aux élèves d'aborder la violence de la mort de façon plus sereine et pour leur permettre de s'exprimer lors de débats sur le sujet.

Le rôle du professeur face à la mort est complexe mais fondamental : il se doit de rester impartial et laïc et de donner aux élèves toutes les clés pour réfléchir par eux-mêmes mais sans jamais influencer leurs réflexions. Ce rôle délicat est important pour garantir aux élèves une qualité d'apprentissage : le professeur des écoles est en contact avec ses élèves toute la journée et tous les jours de la semaine, ces derniers apprennent de lui et par lui mais lorsqu'un sujet comme la mort est évoqué, les élèves doivent se détacher de la vision du professeur pour construire leur propre vision. Il est donc délicat pour les enseignants d'aborder cette notion et de se mettre totalement en retrait par rapport à leurs élèves. De cette situation délicate découle une ambiguïté sur la légitimité du professeur à aborder la mort avec ses élèves. Certains enseignants ne se sentent pas à leur place en parlant de la mort avec leurs élèves : ils considèrent que ce sujet relève de la sphère privée et ressentent une certaine peur à l'évoquer en classe. Cette peur vient du lien fort du sujet de la mort avec la religion. La religion étant un sujet brûlant dans l'éducation nationale, les professeurs préfèrent parfois passer sous silence ce thème bien qu'il soit important pour les élèves.

En effet, lorsque le professeur propose à ses élèves d'aborder le sujet de la mort, ces derniers sont souvent enthousiastes à l'idée de discuter et de débattre. C'est le cas de la classe de CE1 qui a été actrice d'une séquence sur la mort et sur la vie post-mortem. La séquence avait pour but de confronter les élèves à ce sujet et d'observer leurs réactions. Le sujet ayant été bien accueilli par les élèves et leurs parents (qui avaient été informés de la tenue de cette séquence), j'ai pu mener quelques débats riches et tenter d'analyser les réactions et les interventions des élèves. Le support de l'album de jeunesse a été d'une grande aide pour les élèves les plus timides : il leur a permis de s'ouvrir au débat et à la réflexion en s'appuyant sur la fiction racontée et en transposant petit à petit la réflexion à leur propre personne. En analysant les interventions des élèves, j'ai pu constater que leur façon de réfléchir et de penser découlait de l'éducation qu'ils avaient reçu de leurs parents. En effet, certains élèves ont des références précises à la religion tandis que d'autres semblent complètement étrangers à ce concept. De plus, j'ai ressenti chez certains élèves de l'appréhension vis à vis du sujet tandis que d'autres se sont montrés très ouverts à la discussion dès le début. Cette différence entre les élèves relève du contexte familial et de la façon dont est traité un sujet tel que la mort dans l'enceinte

familiale. Une constante s'est révélée dans cette expérience : l'absence de tabou chez les élèves sur le sujet de la mort. Si certains ont été un peu gênés de parler de la mort devant leurs camarades, tous ont exprimé une certaines envie de débattre sur ce sujet et de réfléchir ensemble. Cette absence de tabou montre que les sujets les plus sensibles peuvent être abordés avec des élèves de façon adaptée mais tout à fait riche. En réfléchissant sur des sujets importants et sensibles, les élèves apprennent dès le plus jeune âge à confronter leurs idées aux autres et à essayer de comprendre le raisonnement de l'autre. Cette notion de compréhension et de compassion leur permet de grandir et de se développer dans le respect de l'autre. Ainsi, le principe fondamental de la laïcité, qui est avant tout le respect de tous, est respecté et renforcé. L'école est un lieu ou les fondamentaux sont enseignés aux élèves afin de leur donner toutes les clés pour se développer en tant qu'adulte et citoyen responsable évoluant dans une société avec des règles. Apprendre aux élèves à respecter et à comprendre autrui fait partie intégrante du programme de l'école publique française.

Bibliographie

Articles en ligne :

- C.COUSIN, *La géographie des enfers d'Homère à Aristophane*, Hypothèses, 2013. Disponible à l'adresse suivante : https://ch.hypotheses.org/529 consulté le 18 avril 2020.

- A. DAMET « Les rites de mort en Grèce ancienne. Pour la paix des vivants ? », *Hypothèses*, vol.10 n°I, 2007. Disponible à l'adresse suivante : https://www.cairn.info/revue-hypotheses-2007-1-page-93.htm consulté le 15 avril 2020.

- M. CROYERE, « Parler de la mort à l'école » dans *Études sur la mort*, Revue de la Société de thanatologie, 2014 (n°145). Disponible à l'adresse suivante : https://www.cairn.info/revue-etudes-sur-la-mort-2014-1-page-109.htm consulté le 3 novembre 2020

Sites internet :

Perséphone, reine des enfers, Polyxenia en Méditerranée, disponible à l'adresse suivante : http://www.polyxenia.net/persephone-reine-des-enfers-p1323168

Les attributs de Perséphone, Polyxenia en Méditerranée, disponible à l'adresse suivante : http://www.polyxenia.net/les-attributs-de-persephone-p1323170

L'enseignement des faites religieux, EDUSCOL, disponible à l'adresse suivante : https://eduscol.education.fr/1623/l-enseignement-des-faits-religieux consulté le 21 septembre 2020

Encyclopédia universalis :

Gérard Nahon, *Chute du royaume de Judas,* consulté à l'adresse suivante : https://www.universalis.fr/encyclopedie/chute-du-royaume-de-juda/#i_21135 le 26 décembre 2020.

Gérard Nahon, *Révolte des Maccabées*, consulté à l'adresse suivante : https://www.universalis.fr/encyclopedie/revolte-des-maccabees/ le 26 décembre 2020

Clément O., Eliade M., *Enfer et paradis chrétiens*, consulté à l'adresse suivante : https://www.universalis.fr/encyclopedie/enfers-et-paradis/7-enfer-et-paradis-chretiens/ le 6 septembre 2020.

Ouvrages :

- M.-C. AMOURETTI, F. RUZE, P.JOCKEY, *Le monde grec antique*, Hachette, Paris 2011.

- R. GRAVES, *Les mythes grecs*, Fayard, Paris, 1967

- M.KAPLAN (dir.), *Le monde grec (tome 1)*, Bréal, Paris, 1996

- A. LE BRIS, *La mort et la conception de l'au-delà en Grèce ancienne*, L'harmattan, Paris, 2001.

- F. LENOIR, Y. TARDAN-MASQUELIER (dir.), *Encyclopédie des religions*, Bayard, Paris, 1997

- G. MINOIS, *Histoire de l'enfer*, Que sais-je, Paris 2019.

- C.MOSSE, A. SCHNAPP-GOURBEILLON, *Précis d'histoire grecque, Du début du deuxième millénaire à la bataille d'Actium,* Armand Colin, Paris, 1981.

- D.FAIVRE, *La mort en questions. Approches anthropologiques de la mort et du mourir,* ÈRES, 2013

Dossiers :

- Plateformes de Soins Palliatifs de Liège, de l'Est francophone, de la Province de Namur, du Hainaut Oriental, de la province du Luxembourg, *Dossier pédagogique - La mort fait partie de la vie : l'école en parle*, septembre 2006, disponible à l'adresse suivante : https://apalis.fr/Dossier/La_mort_expliquee_aux%20enfants_Dossier_Pedagogique_net.pdf consulté le 23 décembre2020

Programmes scolaires :

- Ministère de l'éducation nationale, *Bulletin officiel spécial n°11 du 26 novembre 2015*, programmes officiels du cycle 2 et 3 (du CP à la sixième).
- Ministère de l'éducation nationale, *Bulletin officiel spécial n°2 du 26 mars 2015*, programme officiel de l'école maternelle (de la toute petite section à la grande section).

Sources antiques :

ARISTOPHANE, *Les Grenouilles*
EURIPIDE, *Hélène*
HOMÈRE, *L'Iliade (chant IX)*
HOMÈRE, *L'Odyssée (chant XI)*
PLUTARQUE, *Sur les délais de la justice divine*
Hymne homérique à Déméter

Quatrième de couverture

Résumé du mémoire :

L'étude de la perception de la mort et de l'au-delà dans les religions antiques telles que la mythologie grecque permet de mettre en exergue certaines réflexions fondamentales qui sont reprises dans les grandes religions monothéistes présentes en France. Ainsi, en étudiant les liens entre la religion polythéistes grecque et les religions monothéistes que sont le judaïsme, le christianisme et l'islam, nous pouvons tenter de comprendre l'origine de la perception de la mort et de l'au-delà dans notre société actuelle. En comprenant cela, nous pourrons ensuite essayer de comprendre comment la mort est abordée avec les enfants dans les écoles publique françaises et pourquoi ce thème est un thème tabou et brûlant pour les enseignants.

Mots-clés : Mythologie grecque - Enfers - Religions monothéistes - La mort à l'école